

JOURNAL
HELVETIQUE
O U
RECUEIL
D E
PIECES FUGITIVES
D E L I T E R A T U R E
C H O I S I E ;

De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses , tant de Suisse , que des Pais Etrangers.

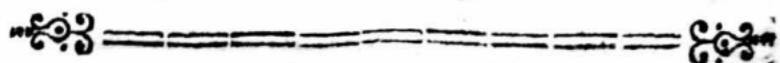
DEDIÉ AU ROI.



M A I 1751.

N E U C H A T E L

D E L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES.



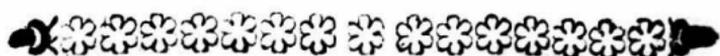
M D C C . L I .



JOURNAL

HELVETIQUE,

M A I 1751.



DISCOURS

Sur l'Amour du Plaisir.

ON demande s'il est permis de rechercher le Plaisir, & jusqu'à quel point, on peut le faire. Il seroit bon d'avoir des Règles là dessus.

Il est vrai que tout cela se trouve exécuté dans quelques Livres de Morale; mais come ils ne sont pas assez répandus, il ne sera pas mal d'en doner le précis dans un Ouvrage périodique, qui se trouve facilement. D'ailleurs l'atrait de la nouveauté fait lire les Journaux à bien des gens qui négligent les Ouvrages qui ont paru déjà depuis plusieurs années. Les Matières importantes doivent être présentées souvent au Public, & sous toutes fortes de faces.

On peut dire des Homes en général,
 A a 2 qu'ils

qu'ils ne savent presque jamais garder le milieu, & que leur défaut ordinaire est de tout outrer. C'est ce qui paroît sur tout dans la recherche des Plaisirs. Les uns, par des scrupules trop poussés, ont crû qu'ils devoient s'abstenir de toutes sortes de Plaisirs.

Il faut mettre, à la tête des anciens scrupuleux, les Philosophes Stoïciens. Leurs Ecoles ne rétentissoient, que de cette austère Leçon, *Abstenés vous de tout sentiment agréable.* Quelques Pères de l'Eglise, dont la Morale étoit aussi trop sévère, ont dit de même, qu'on doit s'abstenir de tous les Plaisirs qui ne contribuent pas directement à notre conservation, & que l'Home Pécheur ne doit se procurer aucune sensation flatteuse.

Les Dévots de l'Eglise Romaine, à l'imitation de ces Anciens, condamnent tous les Plaisirs qui ne sont pas absolument nécessaires. Dans cette Comunion on trouve des Directeurs qui vous diront, qu'il faut être tellement dégagés des sens, qu'en prenant notre nourriture, nous n'y devons chercher en aucune manière le plaisir du goût & de la diversité des Viandes. Ils apliquent sur tout ces Maximes rigides à ceux qui ont fait Vœu de suivre ce qu'ils appellent *les Conseils Evangéliques.* On dit qu'il y avoit un *Feuille*
lanc

lant à Paris, qui en conséquence de ces Règles, lors qu'on lui servoit d'une Carpe, s'abstenoit scrupuleusement d'en manger la Langue, aléguant pour raison que c'étoit un Morceau trop friand pour un Religieux, qui devoit vivre dans la mortification. Selon ces Moralistes austères, on ne peut pas en sûreté de conscience, manger d'un bon Melon, ou une excellente Pêche, qui sont cependant des Mets préparés des seules mains de la Nature.

J'ai connu un Religieux, qui se faisoit de grands reproches de ce qu'une Nuit qu'il revenoit de Matines, il avoit pris trop de plaisir à entendre chanter un Rossignol. Il faut mettre dans le même rang le plaisir de sentir une Fleur, ou d'autres sensations aussi innocentes, sur quoi des Consciences trop délicates ont des scrupules.

On montre à Milan le Corps de St. *Charles Borromée*, leur ancien Archevêque. Il est dans un Tombeau magnifique. Le Sacristain le faisoit voir à un Etranger. Il n'oublia pas de faire remarquer qu'il étoit bien conservé; ce qui, selon les principes de son Eglise, est une marque de sainteté. Il n'y manque que le Nez, qu'on n'a pas pu sauver, quoi qu'il eût été embaumé avec soin. Le Voïageur en marqua sa surprise, d'autant plus, disoit-il,

que cette partie est tout à fait caractéristique, dans un Saint que tous ceux qui ont vu son Portrait savent qui frappe beaucoup par son Volume. On raconte en *Italie* qu'un Dévot qui faisoit faire un Tableau, où ce Saint étoit le principal Personage, recommanda sur tout au Peintre de bien grossir & allonger le Nez. Plus il sera grand, lui disoit-il, & plus il sera Borromée. *Tanto piu Naso, tanto piu Borromeo.* Le Sacristain donna une raison fort ingénieuse de l'accident arrivé à ce Nez : *Les plus grands Saints,* dit-il, *ont encore leurs foiblesses. Le nôtre aimoit beaucoup les bones odeurs, & se délectoit à sentir des Fleurs. Dieu, pour le punir de cette sensualité, a détruit le Membre qui en avoit été l'organe.*

Mais le scrupule le plus poussé dont j'aie connoissance dans ce genre, c'est celui d'un Religieux fort illustre dans l'Ordre de *St. Benoit*, puis qu'il est à la tête d'une branche de *Bénédictins Réformés*. Je veux parler de *Dom Didier de la Cour*, Instituteur ou Réformateur de la Congrégation qu'on appelle de *Saint Vannie*. Les *Bénédictins*, qui ont publié un *Voiage Littéraire*, destiné à perfectionner le *Gallia Christiana*, nous ont donné une Relation de la Mort de ce Réformateur, où on lui fait dire, dans sa dernière Maladie, qu'il

qu'il avoit pris toute sa vie beaucoup de goût à la lecture de l'Écriture Ste ; *mais qu'il appréhendoit fort que dans l'autre Monde il ne fût puni d'y avoir trouvé tant de satisfaction* *. Il craint un redoublement de peines dans le Purgatoire, pour expier ce péché. Le scrupule de ce Religieux ne tomboit pas sur ce que dans l'Église Romaine la lecture des Livres sacrés est interdite au Peuple. Il n'étoit point dans le cas, & il avoit le droit de lire la Bible. Ses craintes viennent donc de ce qu'il y avoit pris trop de plaisir. Le Purgatoire est il donc fait pour expier la prétendue faute d'un Chrétien qui s'est trop plu à lire ce Livre Divin ? On diroit qu'il s'agit de la Lecture d'un Roman, ou de quelque Ouvrage frivole & séduisant qu'il auroit trop goûté dans sa Jeunesse. C'est pour punir ces Lectures dangereuses que doit être destiné le Purgatoire, ou pour châtier ces Chrétiens qui ont négligé de lire l'Écriture Ste. ou qui ont fait cette Lecture avec dégoût & avec ennui. On dira peut-être, que *Dom Didier de la Cour* avoit le Cerveau affoibli par la Maladie, lors qu'il se faisoit de semblables reproches. Mais je demande si le Religieux qui rapporte ses der-

A a 4

nières

* *Voiage Littéraire de deux Bénédictins, Paris, 1717-2de. Partie, p. 100.*

nières heures, & qui loin, de mettre ici aucun correctif, lui fait honneur de ce scrupule, avoit lui même le Cerveau bien sain?

Pour venir présentement à la Question, si l'on peut goûter les plaisirs innocens de la Nature, ou s'il convient à un Chrétien délicat sur son devoir, de se les interdire, je dois indiquer un Ouvrage où l'on trouvera le pour & le contre. Ce sont des *Dialogues sur les Plaisirs*, que l'on suppose entre *Patrie*, & *d'Ablancourt*, & qui parurent au commencement du Siècle. Le Catholique apuie les principes rigides des Dévots de son Eglise, & le Protestant allègue tout ce que la Raison nous dicte sur l'usage légitime des Plaisirs. L'Auteur, quoi qu'il ait composé son Ouvrage en France, semble doner gain de cause à *d'Ablancourt*. Voici quelques uns des Raisionemens qu'il lui met dans la bouche.

Il est aisé de s'apercevoir que l'intention du Créateur a été de nous procurer du Plaisir. Il a ataché un plaisir fort vif à l'usage de toutes les choses d'où dépend nôtre Conservation. Il a répandu sur la Terre & dans les Eaux une infinité d'Alimens, qui flatent agréablement nôtre goût. On remarque même, que plus une chose nous est nécessaire, plus aussi elle est délicieuse pour nous.

Si

Si le but de Dieu avoit été de nous interdire le Plaisir, il ne nous auroit pas donné avec une si grande profusion tant de choses agréables. Il nous auroit borné au pur nécessaire, pour notre subsistance. Il ne nous faisoit absolument pour vivre que le Pain & l'Eau. Dieu semble avoir produit autant de choses pour le seul plaisir, que pour la simple utilité.

Outre le Plaisir nécessaire à notre conservation, come celui qui est attaché à l'usage des Alimens, Dieu nous en a laissé plusieurs autres. C'est un bon Père, qui ne s'en est pas tenu aux choses nécessaires. Pour soulager bien des ennuis, qui sont inséparablement attachés à la Nature humaine, il nous a donné divers autres plaisirs. On ne sauroit ouvrir les yeux sur cet Univers, sans y découvrir quelque Objet qui nous attache & qui nous réjouit. Les Ouvrages de la Nature, la beauté des Cieux & des Astres, un beau Paysage, & bien d'autres choses de ce genre, qui s'offrent à nous tous les jours, nous flatent agréablement. Chaque Saison nous ménage de nouveaux agrémens, mais le Printems d'une manière frappante. Alors de quelque côté que nous jettions la vûe, nous y apercevons quelque nouvelle beauté. Ici ce sont des Fleurs,

qui

qui par les couleurs les plus riches font la décoration d'un Parterre. Dans le Voisinage sont les Oiseaux de la Campagne qui nous font entendre des Concerts fort simples à la vérité, mais qui n'en sont pas moins charmans. Rien n'est si ravissant que ce mélange sans art de tons & de voix si admirablement variés, d'où il résulte une harmonie qui ne peut-être ni imitée ni assez admirée: En général on peut dire que les Plaisirs nous environent de toutes parts dans la Nature, & qu'ils semblent même nous chercher.

Voici une comparaison propre à faire sentir ce qu'il y a d'outré dans les Maximes de ces Dévots, qui veulent interdire tout plaisir. Lors que quelque Persones fort au dessus de nous, nous invite à sa Table, & qu'il nous sert lui même de plusieurs Metz délicieux, seroit-ce bien reconoitre cette faveur, que de ne vouloir absolument toucher à aucune de ces Viandes? C'est là ce que fait la Superstition. Toute la Nature est pour ainsi dire, un Festin auquel la Bonté de Dieu nous convie. Ce seroit mal répondre à cette faveur, que de s'interdire l'usage de ce que Dieu nous offre. Il est vrai qu'il veut que nous en usions avec modération. Come un Homme de qualité ne souffriroit pas qu'à sa Table on se gorgeât brutalement de vin & de

vian-

viandes, jusqu'à oublier le Maître du Festein, & à s'oublier soi même, Dieu nous défend aussi l'excès dans l'usage des Plaisirs qu'il nous présente. On peut donc les goûter sans l'offenser. Il n'y a pour cela qu'à faire attention à la manière dont il nous permet d'en jouir.

Il n'y a donc rien de condamnable dans la recherche modérée du Plaisir. Il est innocent quand il ne traite après soi aucune amertume. Si l'on veut s'en procurer de trop vifs, on en est ordinairement puni, parce qu'ils sont presque toujours balancés par un degré égal de chagrin & de douleur. Il ne faut donc pas confondre le Plaisir avec la Volupté, & c'est ce que font ceux qui ont une Morale outrée sur cette Matière. Pour éviter toute équivoque, il faut donner des idées nettes des termes. Nous apellons *Plaisir*, cette satisfaction du Cœur & de l'Esprit, causée par la vue, & la jouissance réglée de ce que la Nature a produit d'agréable, & des autres biens que Dieu nous accorde. On peut jouir innocemment des sensations de ce genre. Ne rejettons donc pas, par un scrupule mal entendu, les Plaisirs que nous offre la Nature. Prenons les comme des Remèdes à nos maux & à nos infirmités.

Des Directeurs trop austères condamnent tout ce qu'on appelle *Divertissement*; mais

ils vont encore trop loin en cela. L'Homme, disent-ils n'est pas fait pour les Plaisirs & pour les Divertissemens ; il est né pour de plus grands Objets. Il faut convenir qu'il est un Être noble & excellent ; mais il faut reconnoître en même tems, qu'il est aussi une Créature foible, & c'est en cette qualité qu'il lui faut quelque divertissement, come un adoucissement à ses peines. Les travaux ne fauroient être continuels. Il a absolument besoin, que son Esprit, lassé & fatigué par des occupations pénibles, & peut être abatu par des chagrins, se distraise & prenne de nouvelles forces dans quelque amusement agréable. Dans cette vûe on doit lui permettre, par exemple, quelques Repas innocens avec ses Amis, ou quelques Récréations de ce genre.

Les Prédicateurs doivent prendre garde ici de ne rien outrer. Il n'est pas nécessaire de les avertir de ne pas prêcher une Morale relâchée. Ils péchent rarement de ce côté là. Mais aussi ils ne doivent pas se jeter dans l'extrémité opposée, ni être trop rigides. Quand ils veulent interdire tous les Divertissemens, come ils le font quelquefois, on traite cela de Déclamation, & on l'attribue, ou à l'ignorance, de ce que valent les Plaisirs du Monde, ou au chagrin d'avoir embrassé un

genre de vie qui ne permet pas de les goûter. Quand les Homes voient qu'on leur défend tout, qu'on leur fait un Crime de tout, ne pouvant pas se passer de quelques douceurs dans la vie, il est à craindre qu'ils ne sachent pas s'arrêter où il faut, & qu'ils ne se jettent dans les Plaisirs criminels. Il vaut donc mieux leur acorder quelques Plaisirs, & leur doner en même tems des Règles sur la manière d'en user. C'est ce que nous allons faire présentement, sans prétendre en cela empiéter sur leurs fonctions. Ce dernier Article est bien plus important, que tout ce que j'ai fait jusqu'ici. Il n'est pas nécessaire de s'étendre en longs discours, pour persuader aux Homes de goûter les Plaisirs qui s'offrent à eux naturellement. Ils n'y ont peut être que trop de penchant. L'essentiel est de les retenir & de les modérer à cet égard. Il y a, dans le Monde, bien plus de Voluptueux, que de ceux qui poussent trop loin les scrupules sur la jouissance du Plaisir.

La Ire. Règle, c'est de goûter le Plaisir, d'en jouir avec des mouvemens de reconnoissance pour la Bonté du Créateur. Les sensations agréables que nous causent les Alimens, par exemple, demandent de nous d'en remercier celui qui a bien voulu y atacher du plaisir. *St. Paul* dit, que *Dieu a créé les viandes,*

afin que nous en ufions avec actions de graces. Si Dieu nous acorde les Biens de la Nature, nous ne devons pas nous contenter d'en jouir come les Animaux, nous devons remonter jufqu'à la fource. Les Perfonnes un peu réglées ont acoutumé, en prenant leur Repas, de témoigner à Dieu par une petite Prière ou Action de graces, que c'est de fa libéralité qu'ils tiennent les Alimens dont ils fe nourriffent. On ne peut qu'être bleffé de voir que les Gens de qualité ont comencé à s'affranchir de cet usage également pieux & raifonable, & qu'ils font imités en cela par un grand nombre de Perfonnes du comun, qui craignent qu'un petit Formulaire de reconnoiffance à Table ne les fit paffer pour avoir des Manière Bourgeoifes.

J'avoüe que c'est un raifonnement trop pouffé, que de dire, come quelques Moraliftes, qu'on ne peut jouir d'aucun Plaisir innocemment, à moins que dans le moment qu'on le goûte, on n'ait intention de le rapporter à la gloire de Dieu. Il ya une infinité d'occasions où nous prenons des Divertiffemens honêtes, qui n'ont qu'un raport des plus forcés avec la gloire de Dieu. Il fufit donc que nous en ufions avec reconnoiffance & action de graces, fans vouloir fpiritualifer & confacrer des chofes qui ne font point fufceptibles de ces rafinemens de Dévotion.

Mais ce que l'on peut exiger légitimement de toutes les Persones capables de réfléchir, c'est de penser quelquefois à la bonté que Dieu a eu d'attacher du plaisir aux Actions nécessaires à la conservation de nôtre Vie. Non seulement il nous a donné la nourriture, il a voulu encore qu'elle fût accompagnée d'un sentiment agréable. Un Esprit capable de méditer doit donc faire là dessus cette Reflexion. Nos Corps ne sauroient se soutenir si nous ne réparions tous les jours par la nourriture la dissipation qui se fait chez nous. On peut donc regarder la Faim & la Soif come des Maladies, & même come des Maladies qui deviendroient mortelles, si l'on n'y remédioit pas incessamment. On peut par conséquent regarder la Nourriture come un véritable Remède. Or si ce Remède étoit aussi désagréable que le sont tous les autres, que de dégouts n'aürions nous pas à essuier, puis qu'il y faut nécessairement revenir tous les jours? Mais Dieu a voulu lui ôter toute son amertume. Bien loin que ce Remède nous fasse de la peine, il a au contraire de quoi se faire rechercher par le Plaisir dont il est accompagné. Sa Bonté n'en est pas tenue là. Il a même multiplié ce Plaisir à l'infini. Tant d'autres Plaisirs que nous goutons dans la Nature den-
dent

dent de semblables considérations, pour nous exciter à la reconnoissance.

La seconde Règle, c'est d'user des Plaisirs avec modération. La Tempérance doit en régler l'usage. Cette Vertu consiste avant toutes choses, à ne nous en permettre aucun de ceux que la Loi de Dieu nous défend, tels que les excès de la Table, & l'impureté. L'Yvrognerie & la Débauche nuisent également & à notre santé & aux facultés de l'Esprit. Nous ne devons donc jouir des Plaisirs, que suivant les intentions du Créateur. Ici la tentation est délicate. La Volupté tend sans cesse des pièges à notre innocence. Nous devons donc continuellement nous défier du pouvoir que les Sens ont usurpé sur la Raison. Ne perdons jamais de vue le but que s'est proposé l'Auteur de la Nature. A l'égard de la Nourriture, par exemple, on voit assez que le Plaisir que Dieu a attaché aux Alimens, est un apas par lequel il a voulu nous intéresser à notre conservation. Sa Sagesse y paroît, aussi bien que sa Bonté. Mais l'on voit tous les jours des Gens dérèglés, que l'amour du Plaisir domine au point qu'ils poussent les excès de la bonne chère jusqu'à altérer leur santé. Il est visible qu'en cela ils s'écartent entièrement des fins du Créateur. Les Alimens soutiennent nos
for-

forces, ils raniment un Corps, que le travail avoit abatu; & l'abus de ces mêmes Alimens jette le Sensuel dans une espèce de mort anticipée.

La ligne qui sépare les Plaisirs permis d'avec les criminels, n'est pas toujours bien déterminée. Un Home sage doit donc encore se dire, que le plus sûr est de ne pas se procurer tous les Plaisirs qui pourroient nous paroître permis. Il est à craindre que nôtre penchant ne nous fasse aller plus loin qu'il ne faut. La prudence veut donc que nous demeurions un peu en deçà de la ligne de séparation, pour ne pas nous exposer à passer les justes bornes.

Au reste il ne faut pas s'imaginer, que ces Règles de la Tempérance diminuent nos Plaisirs, au contraire on se met en état de les mieux goûter, quand on suit ces Maximes de modération & de retenue. La Débauche a toute sorte de suite facheuses. Je ne les étalerai pas ici, parce qu'elles sont assez conues. Il suffira de remarquer, que ceux qui aiment les Plaisirs ne doivent jamais les outrer, s'ils veulent les sentir encore dans la suite. On a dit qu'en bone Politique Voluptueuse, il faut au moins savoir conserver ses Organes, pour se ménager à l'avenir le sentiment du Plaisir. Voici la Ma-

xime que les anciens Païens ont donée là deſſus, *Uſez ſans excès des Plaiſirs innocens du tems préſent, que vous procure l'Auteur de la Nature, de peur que les excès ne diminuent exceſſivement les Plaiſirs dont vous auriez plu jouir dans la ſuite.* *

„ L'uſage trop fréquent des mêmes Plai-
 „ ſirs, dit un habile Home, en émouſſe,
 „ pour ainſi dire, la pointe. Une Tempé-
 „ rance délicate les affaiſone, & en réveille
 „ le goût. Lors qu'on s'y livre ſans ména-
 „ gement, on eſt bien-tôt puni de ces
 „ excès par la Satiété. Ils ceſſent d'exciter
 „ ces ſentimens viſs, qu'ils nous faiſoient
 „ éprouver d'abord; bientôt ils viennent
 „ juſqu'à nous répugner. On eſt contraint
 „ d'y chercher du raffinement. On a eu rai-
 „ ſon de dire, *continue-t'il*, qu'en matière
 „ de Plaiſirs, il faut calculer, & que la Sageſſe
 „ doit toujours avoir les jettons à la main.
 „ Combien valent ces Plaiſirs là, doit on di-
 „ re, & combien valent les peines dont il
 „ faudroit les acheter, ou qui les ſuivroient?

Voici

* La Marquiſe de Lambert conſeilloit ſagement à ſa Fille, de ſ'en tenir aux Plaiſirs ſimples & naturels. Dès qu'on s'eſt accoutumé aux Plaiſirs viſs, lui diſoit elle, on devient inſenſible aux Plaiſirs modérés. On ſe gâte le goût par les Divertiſſemens; on s'accoutume tellement aux Plaiſirs ardents, qu'on ne peut le rabatre ſur les ſimples. Il faut craindre ces grands ébranlemens de l'Âme, qui préparent l'ennui & le dégoût.

Voici des Vers qui méritent d'être appris par cœur, & qu'on ne devoit jamais oublier ;

*Crois tu que le Plaisir qu'en toute la Nature
Le Prémier Etre a répandu ,
Soit un piège qu'il ait tendu
Pour surprendre la Créature ?
Non , non tous ces Biens que tu vois ,
Te viennent d'une Main & trop bone & trop
sage ,
Et s'il en est quelqu'un dont les divines Loix
Ne te permettent pas l'usage ,
Examine le bien ce plaisir prétendu ,
Dont l'apas tâche à te séduire ,
Et tu verras , Ingrat , qu'il ne t'est défendu ,
Que parce qu'il te pourroit nuire*

PAVILLON.

Le Docteur Tillotson, dans un de ses Sermons, a parfaitement bien prouvé, que pour jouir du Plaisir, il faut observer les Regles de la Tempérance prescrites par la Religion. Il cite Epicure lui même, qui a dit qu'il ne fauroit y avoir de vrai Plaisir sans un usage modéré. Les Sermons de cet habile Prédicateur sont entre les mains de tout le monde. Je puis donc me contenter d'y renvoyer. *

B b 2

U 11

* Sermons de Tillotson traduits de l'Anglois, T. IV. p. 55.

Un autre Prédicateur Anglois a aussi excellé sur cette Matière. C'est le célèbre *Sharp*, Archevêque d'*Torck*. Je ne croi pas que ses Sermons aient été traduits. C'est ce qui me détermine à transcrire ici un Morceau d'un de ses Sermons sur les Avantages de la Pieté, même pour cette Vie. Un article qu'il developpe fort heureusement, c'est qu'elle contribue beaucoup à nous faire même goûter les Plaisirs, & à nous en rendre la jouissance plus agréable.

„ Loin, dit-il, que la Pieté nous prive
 „ d'aucune des douceurs de la Vie, come
 „ ses Ennemis l'en acusent malicieusement,
 „ au contraire elle les augmente considéra-
 „ blement. Non seulement elle nous per-
 „ met d'user en liberté des Biens que Dieu
 „ a créés pour l'usage & pour le plaisir des
 „ Homes, pendant qu'ils sont sur la Terre,
 „ mais elle rend encore ces Biens beaucoup
 „ plus doux & plus agréables qu'ils ne pour-
 „ roient être sans elle. C'est ce qui arrive,
 „ d'un côté, par le moien de la Tempérance
 „ & de la Modération. Par elle nos sens se
 „ conservent dans ce degré de perfection &
 „ de vivacité, qui est absolument nécessaire,
 „ afin qu'ils exercent leurs fonctions, &
 „ que les Objets fassent sur eux des impres-
 „ sions plus douces & plus agréables; au
 „ lieu

„ lieu qu'un Voluptueux s'éloigne lui même du but qu'il se propose. Pendant qu'il s'imagine avoir plus de plaisir que les autres, il en a moins au fond, parce qu'en s'y abandonnant tout entier, il ne fait qu'on émousser le sentiment & en afoiblir les impressions. Tout l'avantage qui lui revient de cette ardeur avec laquelle il court sans cesse après les Plaisirs des Sens, c'est de les sentir d'une manière plus foible & plus languissante. Les Alimens lui paroissent bien plus insipides, il goûte bien moins de plaisir dans ses récréations, il a un sommeil moins doux & moins tranquille. Il se plaît bien moins dans les Compagnies, que ne font ceux qui, renfermés dans les bornes que la Nature & la Raison leur ont marquées, recherchent ces choses avec moins d'ardeur, & se tiennent dans les règles de la modération.

„ De plus, il y a pour ainsi dire, une certaine sérénité d'Ame, une certaine gaieté, qui est particulière à l'Homme de bien, & que la Religion seule procure. Cette sérénité est un merveilleux assaisonnement à tous les Plaisirs d'un Homme sage & vertueux, & contribue plus que toute autre chose à lui rendre agréables les Objets dont il jouit.

La Tempérance & la Modération dans le Plaisir demande encore qu'on ne le goûte que par intervalle & de loin à loin. Notre Vie ne doit pas être un Divertissement continuel. J'ai dit que les Repas n'étoient pas condanables en eux-mêmes. Les Personnes les plus sages les ont autorisés. Ils n'ont jamais blâmé cette joie douce & réglée, que l'on peut avoir dans ces occasions de plaisir. Mais si un Home se trouvoit continuellement dans ces sortes de Fêtes, par cela même qu'elles seroient trop fréquentes, elles deviendroient condanables. Il faut dire de même des Parties de Jeu, qu'elles ne doivent pas se suivre de si près. L'Home est appelé à d'autres choses qu'à une suite continuelle de Plaisirs. Il a des Devoirs à remplir, & qui demandent qu'il s'y applique. Un Home sage ne cherche donc pas à passer la plus grande partie de sa Vie dans le Plaisir. Il en use come du Sommeil, seulement pour soulager la Nature, pour renouveler ses forces, lors qu'il est fatigué par le travail.

Si ces Gens, qui veulent mener une Vie de plaisir ne sont pas frappés de la raison que je viens de leur alléguer, toute folide qu'elle est, en voici une qui devra faire plus d'impression sur eux; c'est qu'un peu d'interruption dans leurs Divertissemens les leur fera sentir d'une

manière plus vive. Ils piquent d'avantage, quand ils reviennent rarement. Le Conseil qu'on leur donne est donc propre à prévenir le dégoût. Qu'ils prennent *Montagne* pour leur Directeur, il leur dira, que la *Tempérance n'est pas le fléau de la Volupté, qu'elle en est plutôt l'assaisonnement.* Voilà comment il les prend par leurs propres principes.

Mais le Conseil le plus important sur cette Matière, c'est que l'on doit donner aux Plaisirs de l'Esprit & du Cœur la préférence sur ceux du Corps. Ils sont bien plus satisfaisans, plus propres à remplir le vuide de la Vie que les Plaisirs des Sens. Un Home, par exemple, qui a cultivé son Esprit par la lecture & par la méditation a un nombre d'idées qui l'occupent agréablement. Il ne peut qu'être fort satisfait, en s'apercevant combien son Génie se fortifie & s'étend, & en le mettant en œuvre. Les Connoissances utiles dont il a enrichi son Esprit rendent beaucoup plus vif l'agrément de la Conversation. Le Plaisir qui naît de nos Talens, utilement employés, est le plus pur & le plus digne de l'Home.

Les Plaisirs du Corps durent peu. Ils n'affectent que pour le moment présent. Nous ne pouvons pas les goûter long-tems, parce qu'il paroît par l'expérience qu'ils nous usent, qu'ils

avancent nôtre Vieillesse , & nous mettent hors d'état de les continuer. Ce sont là de grandes raisons pour les placer fort au dessous de ceux que l'Auteur de la Nature nous a rendus capables de goûter par l'Ame.

Les Plaisirs causés par les Passions sont encore sujets à de plus grands inconvéniens, que ceux des Sens. Il y a des Gens, qui comptent pour rien les Plaisirs tranquilles. Le Plaisir, disent-ils, n'a de pointe & de vivacité qu'autant qu'il met les Passions en mouvement. Sans une agitation violente les Plaisirs sont fades , & le Cœur languit. RaISONNER ainsi c'est préférer une dangereuse Tempête à un Vent doux & favorable. Si les Passions ont quelque chose de satisfaisant , elles sont au moins sujettes à de facheux retours de dégouts & d'amertumes. Ce qui avoit plû, déplaît dans la suite ; ce qui avoit été un Objet de délices , devient souvent un sujet de repentir & même de désespoir. De là les inquiétudes , l'altération du tempérament , les maladies & quelquefois la mort même. Tous les accès violens de plaisir sont contrebalancés par un degré égal de chagrin & de douleur. Un Home d'esprit a dit , que celui qui s'y abandonne ressemble à un Prodiges , qui dépense pendant l'Année courante la moitié du Revenu de celle qui suit.

En matière de Plaisirs, l'Âme ne veut, pour ainsi dire, qu'être écheurée. Les transports violens l'agitent trop. Écoutez là dessus la Raison. Si nous la suivons, nous trouverons qu'elle donnera un véritable assaisonnement à nos Plaisirs. Sachez user des Plaisirs, nous dit elle; ne dédaignés pas ceux du Corps, ils sont la plupart atachez à des besoins indispensables; mais que ceux de l'Esprit & du Cœur soient principalement ceux que vous rechercherés. Ils sont bien plus de nature à former un bonheur pur & durable. Je trouve cette sage Leçon si bien développée dans *les Conseils de l'Amitié*, que je ne faurois rien faire de mieux que de la transférer ici.

„ On distingue les Plaisirs de l'Âme de
 „ ceux des Sens. Les Plaisirs de l'Âme sont
 „ supérieurs à tous les autres. On a honte
 „ tôt ou tard, de s'être livré à ceux qu'elle
 „ n'avoit pas. Plaisirs qui la dégradent,
 „ qui l'avilissent, auxquels elle répugne.
 „ Lors qu'ils sont produits par le dérègle-
 „ ment, ils produisent à leur tour dans
 „ la Fortune, dans la Santé, dans la
 „ Réputation, & dans la Conduite de la
 „ Vie, des changemens funestes, dont
 „ on s'éforce en vain de revenir.

„ Malheur à ceux qui par le mot de
 Plai-

„ *Plaisir* , n'imaginent que ceux des Sens :
 „ Ils les mènent loin , & ne les satisfont
 „ jamais pleinement. Les Hommes n'enten-
 „ dent pas leurs intérêts , en ne se faisant
 „ pas sur les Plaisirs des principes plus cer-
 „ tains : Faute de conoitre les Plaisirs de
 „ l'Ame , qui durent , & qui les rassurent
 „ contre tous les Evénemens de la Vie ,
 „ ils courent après des Plaisirs passagers ,
 „ qui ne dépendent pas d'eux , & qui finif-
 „ sent précisément dans le tems qu'ils en
 „ auroient le plus besoin , pour adoucir
 „ l'amertume de leur Vie. Leur vivacité
 „ est le principe de leur briéveté. Quel-
 „ ques momens de plaisir , dans une vie lon-
 „ gue , peuvent-ils aveugler sur leur na-
 „ ture , & les rendre préférables à tout ?
 „ C'est de bonne heure qu'il faut avoir
 „ exercé son Ame aux Plaisirs qui lui sont
 „ propres , pour en recueillir le fruit dans
 „ la Vieillesse , & dans le tems des infir-
 „ mités.





ENTRETIEN

*D'un Silphe & d'un Habitant des Bords du Lac
Léman, sur le Système de TELLIAMÉD.*

A Mr. P**.

Si non nova, saltem nove.

SAvés vous bien que mon *Silphe* a tenu parole, & que me promenant à mon ordinaire sur les bords de nôtre Lac, je l'aperçûs venir à moi, d'un air empressé, marchant sur les Ondes. Je le reconus d'abord, ainsi je fus moins surpris que je ne l'aurois été sans cela. Je me suis fait un peu attendre, me dit-il en m'abordant; mais come j'étois Député du Peuple *Silphe* auprès des *Salamandres* & des *Nymphes des Eaux* ou des *Ondins*, je n'ai pû renouër nôtre comerce, que je n'eussé terminé les Conférences que nous avons chaque Année, avec les Nations du Feu & des Eaux, qui sont nos Alliées. Pour les *Gnomes*, nous n'avons guères de liaison avec eux; ils sont si fort au dessous de nous, si grossiers, & si matériels, que nous ne saurions former avec eux une
So-

Société agréable & utile. Ils nous font d'ailleurs subordonnés, & nous avons le pas sur eux. Coment, lui répondis-je, il y a donc une gradation d'honneur parmi vous, come parmi les Hommes ! Je croiois que la fausse gloire n'étoit conüe que parmi nous, & que cette foiblesse nous étoit réservée. Je suis bien aise de savoir que nous n'aïons pas ce Vice de plus que les autres Intelligences. Il ne seroit pas juste que les Humains eussent seuls tous les défauts. Vous allés trop vite, repliqua t'il, l'inégalité qui est entre nous est moins l'effet de l'orgueil que de la nature des choses. Dans l'Echelle immense des Etres, il faut bien qu'il y ait difereus Ordres. Quand vous serés initié dans nos mystères, vous connoîtrés quel est le nombre & la diversité des Substances, depuis le moindre Insecte, jusqu'au Créateur. Mais non; tous les Calculs se perdent, se confondent & s'abiment dans l'infini. Contentés vous de savoir que la multitude des Etres surpasse de beaucoup le Sable de la Mer, & que chacun possède ce qui lui convient pour exister & pour se perpétuer. Mais nôtre Conversation ne doit pas rouler aujourd'hui sur ce sujet : Je me souviens qu'en finissant nôtre Entretien, vous me demandâtes ce que je pensois de l'Hypothèse de *Telliamed*; je vous promis

mis d'éclaircir vos doutes sur cette matière. Come ma promesse est inviolable, vous n'avez qu'à proposer vos difficultés; je suis prêt à vous entendre.

Avant que de comencer, repliquai-je, je vous supplie de répondre à deux ou trois Questions que je vais hazarder. La première, pourquoi, lorsque je vous vois glisser sur la surface des Eaux, vos piés sembloient ils faire réjaillir jusqu'à moi des étincelles de Lumière? Il est facile de répondre à cette question, reprit-il: N'avez vous jamais été sur Mer, & si vous y avez voié, n'avez vous jamais remarqué que le sillage du Vaisseau formoit quelques fois une trace fort lumineuse, causée, sans doute, par le mouvement, ou plutôt par le frottement rapide du fond du Navire contre les Ondes, qu'il fend avec impétuosité & qu'il presse très fortement. Or les Eaux sont remplies d'une matière subtile ou globuleuse, come vous voudrés l'appeller; lorsqu'on les heurte & qu'on les ferre avec violence, on donne du ressort à cette matière, qui force la petite prison qui la tenoit renfermée, & qui repoussant l'Air qui s'opose à son passage, produit sur nos yeux la sensation du Feu ou de la Lumière. La même chose est arrivée lorsque vous m'avez vu planer sur les Flots de votre
Lac.

que les lumières d'un Etre borné , tel que je suis , me le permettront ; car vous sentés bien qu'il y des choses au dessus de vôtre portée & de la mienne. On est forcé de s'arrêter où le terrain nous manque : Il ne nous reste qu'à respecter l'obscurité majestueuse de la Nature. Nous devons croire , par les choses merveilleuses & magnifiques qu'elle nous découvre , que celles qu'elle nous cache ne sont pas moins dignes d'admiration.

Telliamed prétend , qu'au comencement toute la Terre étoit couverte d'Eaux , & ne formoit qu'un vaste Abîme , une Mer immense , qui se retirant peu à peu , & se resserrant dans un Lit moins spacieux , a laissé peu à peu des Rivages , qui , échaufés par le Soleil & arrosés par la Rosée & les Pluies , se sont couverts de Verdure , de Fleurs & de Fruits ; Alimens nécessaires pour une infinité d'Animaux & pour l'Homme en particulier , qui sont tous sortis du sein de la Mer , qui leur a doné naissance , & dont elle a été le Berceau. Cette Hypothèse a quelque chose qui révolte. Elle vous a paru sans doute un Roman ridicule & peu vraisemblable ; cependant l'Auteur a su lui doner des couleurs & de l'apparence. Il paroît d'abord , par la lecture de l'Histoire ancienne , que les Bords
de

de la Mer ont été les premiers peuplés ; que la Terre étoit couverte de Marais qu'il a falu déffecher pour la cultiver & y faire des Habitations. Je prévois que vous m'allés dire , mais des Poiffons à l'Home il y a bien loin. Comment auroit il pû vivre, fubfifter & fe multiplier dans le fein des Eaux ? Si elles étoient fon Elément naturel , auroit il pû passer fur la Terre fans y périr ? Le changement d'Aliment & de Nouriture devoit caufer chez lui des Révolutions bien dangereufes. Vous ne manquerez pas d'ajouter , qu'il y a un grand nombre d'Animaux terrestres , mais principalement des Oifeaux , qui ne paroiffent point propres à vivre dans la Mer. Leurs organes, les parties de leurs Corps, en un mot, le méchanifme qui les constitue , tout femble y répugner, & nous dire, que leur unique destination étoit de ramper fur la Terre, de fendre les Airs, & qu'ils ne peuvent faire ufage des Eaux, que pour fe rafraichir & fe défalterer. Il me femble en éfet, repliquai-je, qu'ils ne font point propres par la difpofition & la ftructure de leurs membres, à végeter autre part que fur la Terre ou dans les Airs. Les Eaux font un Elément trop groffier pour certains Oifeaux & trop fubtil pour l'Home & pour la plûpart des Bêtes. C'eft fe moquer que de pretendre que tous

les Etres en tirent leur origine. J'ai lu quelque part, que *Thalès* & quelques anciens Philosophes le croioient ainsi; mais la Raison, l'expérience, la nature des choses, tout s'opose à cette idée. Les Anciens se sont trompés si souvent, qu'on ne sauroit recevoir leurs Opinions come des Oracles. Il faut mettre cette erreur avec un grand nombre d'autres; avec la Fable de *Venus*, qui naquit, dit on, de l'Ecume de la Mer & qui eût une Coquille pour Berceau; ou avec celle débitée par *Lucrece*, qui dit, que les semences des Plantes, des Animaux & des Homes descendirent du haut des Airs avec les vapeurs & les exhalaisons que le Soleil avoit élevées, & germèrent dans la Terre, qui devint féconde étant échauffée par les rayons du Soleil. Rêverie digne d'un Home dont l'Imagination est gâtée, & dont la Tête a été frappée d'un coup de Soleil. Mais dites moi, je vous prie, quand la Mer a-t'elle enfanté toutes ces productions? Quand a-t'elle comencé à se retirer & à laisser paroître cette vaste & magnifique Décoration, qu'elle couvroit come un Rideau?

Vos Questions, reprit le *Silphe*, m'engagent à entrer dans un examen qui exige quelque attention; mais pour l'obtenir plus aisément, je tacherai d'être clair & de ne pas
vous

vous fatiguer. Autrement je craindrois que vous ne me laissassiez seul au milieu de la carrière, & je veux marcher avec vous.

Telliamed ne fixe point le tems ou l'époque auquel les Eaux sont devenües fécondes, & ont, en se retirant, laissé à découvert la Terre & toutes ses Richesses. Mais il faut nécessairement que ce tems soit fort éloigné, car la Terre ne s'est découverte que successivement, & la diminution des Eaux ne se fait que peu à peu & n'est presque pas sensible. De cette manière, le Monde seroit très ancien; mais cette idée ne doit pas vous étonner: Les *Babloniens* prétendent avoir des Mémoires de quatre cents soixante & dix mille Ans. La Terre doit avoir essüié bien des révolutions dans un si long espace de tems. Le savant *Wodwart* ne le pense pourtant pas; il prétend que la Terre & la Mer ont conservé constamment la même étendue de terrain, depuis le Déluge, enforte que l'une n'a point empiété sur l'autre, & que la Terre n'a point fait de conquêtes sur la Mer. Il est certain que l'Histoire est contraire à ce sentiment; il paroît assés manifestement, que la Terre a étendu ses bornes, quelles qu'en soient les causes. *Mr. Eller* prétend que les Eaux de la Mer, brisées par le choc des Vagues, exaltées par l'ardeur du Soleil, peu-

acouché de l'Homme & de divers Animaux terrestres, ou de ceux qui ont la faculté de fendre les Airs, nous en verrions quelques exemples, sur tout aujourd'hui, que la Mer est si fréquentée & si fort connue par la route des Vaisseaux qui la parcourent de tous côtés, & par les Observations des Voyageurs qui ne laissent rien échapper de ce qui mérite leur attention. Or quoi de plus digne de l'exciter, que de voir naître des Hommes dans le sein des Flots ? S'il ne tient qu'à cela, pour vous convaincre de la fécondité de la Mer, interrompit le *Silphe*, vous en ferez bien tôt persuadé. *Photius* fait mention d'un Homme marin, qu'on prit, qu'on humanisa, & auquel on donna le Nom d'*Oë*. On lit dans les *Observations sur la Physique* T. I. la Description de deux Hommes marins, vus, l'un sur un Fleuve de *Virginie*, l'autre à une lieue de la *Martinique*. Ils avoient le regard farouche, de gros Yeux, le Nez camus, une Barbe grise, des Cheveux noirs & la Queue d'un Poisson. Mr. *Deslindes* rapporte, qu'en 1505. un Navire François qui côtoioit le Nord d'*Angleterre*, rencontra une Chaloupe monstrueuse, faite de Jons marins & d'Ecorce de differens Arbres; dans cette Chaloupe étoient sept Hommes sauvages ou marins, habillés de Peaux de Poisson & tous marqués

d'u-

d'une cicatrice bleüe. Ils ne mangeoient que des Viandes sanglantes , & étoient fort stupides. On en mena un en *Normandie*, mais on ne put point se faire entendre , lui apprendre à parler , ni en tirer aucun éclaircissement. *Telliamed* cite diverses Relations de Voïageurs, qui nous aprennent qu'on a vü des Homes marins. On en vit un très bien formé l'An 1725. à la hauteur de *Brest*. Il avoit huit pieds de long; toutes les parties de l'Home étoient distinctes: Il avoit des Nageoires. On a vü dans presque toutes les Mers, des Animaux de toutes les espèces, jusqu'à des Poissons volans, qu'on peut fort bien comparer à certains Oiseaux. On en voit fréquemment sur les Côtes de l'*Amerique*. Ceux qui ont été au *Cap de Bone Espérance*, ou qui ont abordé à l'Isle de *Jean Fernandes* assurent qu'ils ont vü des Lions marins féroces & aussi cruels que les terrestres.

Ne vous paroît-il pas étonnant, que les Homes aient eu une origine aussi barbare, eux qui se piquent si fort d'esprit & de politesse, & qui disent, selon un de vos Poetes :

*Cieux, Terres, Elémens, tout est pour mon usage,
L'Océan fût formé, pour porter mes Vaisseaux:
Les Vents sont mes Couriers; les Astres mes
Flambeaux.*

*Ce Globe, qui des Nuits blanchit les sombres
Voiles,*

*Croît, décroît, fuit, revient, & préside aux
Etoiles;*

*Moi je préside à tout; mon Esprit éclairé,
Vers les bornes du Monde eût été trop ferré.*

V O L T A I R E.

Les Habitans du Pérou disoient, que leur premier Roi avoit été formé de l'Ecume de la Mer; c'est pour cela qu'ils l'appelloient *Vira Cocha*.

L'Espèce humaine ne présente pas moins de variété, que celle des différens Animaux. On voit au Pérou, des Homes dont la peau ressemble à la couleur du Cuivre. J'en ai vû d'autres ailleurs parfaitement jaunes, couverts de petites écailles, & qui avoient une queue derrière le dos. Il y en a qui sont d'un noir luisant & foncé; d'autres sont blancs come du lait, & ont seulement des taches brunes, qui leur donnent quelque ressemblance avec les Tigres. On a vû des Nègres blancs qui ont la peau veloutée, de grosses lèvres, le Nez camus, come les Maures. Le fameux *Voltaire* en fait la description dans un de ses Ouvrages. Ici vous voiez des Homes à peine ébauchés; là des Terres arides & désertes, brûlées par un
So-

Soleil ardent, ou couvertes d'une Glace perpétuelle. Pour la taille des Hommes elle varie presque autant que leur esprit. Les uns l'ont très petite & ressemblent à des Pigmées, les autres l'ont fort grande & approchent des Géans. On lit dans *Bocace*, qu'auprès du Mont *Trapano*, en *Sicile*, quelques Villageois découvrirent une Caverne d'une grandeur, & d'une hauteur prodigieuse; où étoit le Corps d'un Géant, assis, ayant la main gauche apuïée sur un mât de Navire, dans lequel étoit une Masse de plomb du poids de 11500. Au premier atouchement le Corps tomba en poussière. Son Crane pouvoit contenir plusieurs Boisseaux de blé: A juger de la grandeur de son Corps par un Os de ses Cuisses, il devoit avoir 300. pieds.

Bocace, lui dis-je, est un bon Poëte; mais un mauvais garant de ce fait; il pouvoit le faire entrer dans ses Contes, & non dans une Histoire sérieuse. Si tout ce que vous venés de rapporter étoit vrai; il n'y auroit rien de plus incertain que l'origine de l'Homme: Cette étincelle qui l'anime, & qui l'éclaire ne seroit point sortie du Ciel. Selon votre nouveau *Prométhée*, elle seroit tirée du sein des Eaux, & cet Élément, froid & insensible, seroit le Père, & le Créateur des Corps & des Intelligences! Il auroit formé
l'Ou-

L'Ouvrage le plus beau & le plus parfait, sans le conoitre, sans avoir aucune idée de l'ordre, & de l'harmonie, qui résulte de ses différentes parties !

*Un Aveugle Hazard auroit-il tout produit ;
L'Homme par le Hazard est-il fait & détruit ?*

On ne sauroit expliquer aucune production de la Nature par des principes purement mécaniques. Nous ne saurions faire un pas dans l'explication des phénomènes, sans admettre la présence, & l'action immédiate, d'un Agent immatériel, & intelligent, qui crée, meut & conserve toutes choses, & en dispose selon sa Volonté.

L'état actuel où se trouve la Terre, prouve qu'elle a été créée par un Etre sage & puissant. Le degré de chaleur que le Soleil lui comunique la rend fertile, & conserve la vie & le mouvement aux Plantes & aux Animaux ; s'il étoit plus près, ou que la chaleur fût plus grande, il brûleroit & consumerait tout. Si l'Eau de la Mer étoit plus abondante, elle couvrirait la Terre, & feroit périr une partie des Animaux : Telle qu'elle est, elle sert de pont de communication à tous les Peuples & à toutes les Nations ; elle facilite le Commerce, & répand par tout l'Industrie, les Talens, & l'Abondance.

Vous

Vous ne croiés donc pas, reprit le Silphe, que la Mer ait diminué d'étendue, & se soit retirée; cependant les Faits sont contre vous. Le Port d'*Arles* étoit fameux du tems de *César*, qui y fit construire 12. Galères. Ceux de *Montpélier*, d'*Aigues-Mortes*, de *Vannes*, ne l'étoient pas moins. Celui de *Narbonne*, qui ne subsiste plus, étoit une espèce d'entrepôt où abordoient les Flotes d'*Orient*, celles d'*Espagne* & d'*Afrique*. Les Sables ont comblé celui d'*Aigues-Mortes*. Selon *Linneus*, la Mer *Baltique* diminue d'une manière visible. Les Lacs même de la Suisse se retirent de plus en plus. La Ville d'*Avenche* étoit autrefois placée sur les bords du Lac de *Morat*, & l'on y a découvert des Anneaux, ou Cercles, auxquels on amaroit les Bateaux; mais il y a longtemps que cette Ville est éloignée du Lac d'une bonne lieüe. Les Côtes d'*Angleterre* gagnent tous les jours sur la Mer. On se plaint en *Turquie*, que les Ports se remplissent de plus en plus de Sable, & que la Mer s'en éloigne. Mr. *Celsus* a donné des mesures exactes de la diminution de la Mer, sur les Côtes du *Sinus Bothnique*. Si cette diminution générale continue, il est à craindre que la Terre ne devienne inhabitable. On trouve même jusqu'en *Amérique* des traces

traces des Conquêtes que la Terre a fait sur la Mer. La Partie Orientale depuis la Rivière de la *Plata*, jusqu'au Détroit de *Magellan* est destituée d'Arbres & d'Habitans & paroit être une Terre nouvelle. Mais vôtre silence, reprit le Silphe, m'avertit qu'il est tems de me retirer, & l'on doit le faire un moment avant que d'ennuier. Il disparût.

Come je suivois des yeux les traces lumineuses du *Silphe*, Mr. C** me surprit dans cette espèce de contemplation. Il me trouva un air étonné & m'en demanda la cause. Je lui raportai ce que j'avois vû & entendû; & come il entend très bien la Philosophie; & qu'il n'est rien moins que superstitieux, il traita, ou peu s'en faut, de vision, tout ce que je lui dis de l'existence des *Silphes* & des *Salamandres*, & le relègua dans le Pais des Romans & des Comédies. J'aurois pû lui dire, qu'on ne doit pas disputer contre des faits & lui citer *Pope*, qui a fait un Poëme sur la Bourse de Cheveux enlevée par un Silphe, mais j'aimai mieux céder que de contredire. Il ne fit pas plus de grace à l'Hypothèse de *Telliamed*, qu'il en avoit fait aux *Nymphes* & aux *Gnomes*. De semblables rêveries, me dit-il, ne méritent pas d'être réfutées sérieusement. Il s'en faut bien, ajouta-t-il, qu'on

qu'on puisse attribuer à la Terre une origine aussi ancienne, que le prétend *Telliamed*. L'origine des Empires, des Arts & des Sciences, prouve assez qu'elle est, en quelque sorte nouvelle: La formation des Montagnes; les Précipices & les ruines qu'on découvre sur la surface de la Terre, montrent qu'elle a essuyé de violentes secousses; ce qui ne seroit pas arrivé si elle s'étoit découverte peu à peu, sans éprouver ni choc, ni ébranlement. D'ailleurs, comment tous les Métaux, tous les Minéraux, auroient ils pu se former dans le sein de la Mer! Il paroît qu'ils font l'ouvrage du feu, & d'une fonte, qui en a réuni exactement toutes les parties. Si la Mer s'étoit retirée successivement de dessus la Terre, elle n'offriroit à nos yeux, qu'une superficie plate & unie. Comment expliquer selon cette Hypothèse, ce grand nombre d'Animaux, & en particulier des Poissons, que renferment les Coquillages pétrifiés, ou dont on trouve l'empreinte & la figure! Il faut supposer nécessairement qu'ils ont été poussés dans le sein des Terres, les plus éloignées de la Mer, par un mouvement violent & impétueux: On a trouvé en *Allemagne*, des Crocodiles pétrifiés, & d'autres Poissons, qui ne se tiennent que dans
le

le fond des Mers les plus profondes & les plus reculées, & qui ne viennent jamais sur le rivage. Un éfet si rare & si étonnant ne peut avoir été produit que par un tremblement qui a déchiré, en quelque sorte la croute de nôtre Globe; qui l'a ouvert en plusieurs endroits, en a transporté de grosses Masses; ce qui a doné naissance aux Montagnes, & a confondu, dans ce choc terrible, la Terre avec la Mer; alors elle n'a plus respecté ses bords, & s'est étendue de tous côtés, en entraînant avec elle, tout ce qu'elle recéloit dans son sein; & qu'elle a déposé dans les Entrailles de la Terre. D'énormes Masses de Rochers en sortirent, & servirent de base & de fondement aux Montagnes: Les Crévasses que la Mer laissa en plusieurs endroits, sur la croute de la Terre, formèrent le lit des Fleuves où des Rivières, qui s'écoulèrent où ils trouvèrent la pente la plus aisée, & se réunirent ensuite à la Mer, qui leur a doné naissance. Mais comment, l'Home & les Animaux, ont ils pû échaper à une Révolution si grande & si funeste, lui dis-je, en l'interrompant? Celui qui les a créés, n'a t'il pas le pouvoir de les conserver, repliqua-t'il! Quelque Siftème que l'on embrasse, on ne peut en résoudre les difficultés, qu'en recourant à l'Etre

l'Être suprême ; à l'unique Auteur de l'Attraction de *Newton*, & des Règles du Mouvement de *Descartes*. Disons nous, come *Diodore de Sicile*, que la Terre & le Soleil ont doné la vie à l'Home, & à tous les Animaux ; & qu'il n'y a que ceux qui étoient défectueux & imparfaits, qui n'ont pû subsister & se perpétuer. Mais une telle Fable se réfute d'elle même. Il n'y a que la vérité qui résiste à l'Examen.





LETTRE

Sur l'Inoculation de la Petite Verole.

A Mr. DE L.

Vous demandés, *Monsieur*, ce que c'est que l'Insertion de la *Petite-Verole*, de quelle manière elle se fait, quel en est ordinairement le succès; enfin, si je vous conseille de hazarder cette Opération sur Mr. vôtreFils? Vous auriez beaucoup mieux fait de vous adresser sur ce sujet à un Home du Métier. Il auroit pû répondre à vos Questions infiniment mieux que moi. Mais en attendant de plus grands éclaircissemens, voici ce que je puis vous dire.

On ente la *Petite-Verole*, à peu près come on grêse les Plantes. On fait une incision sur la peau du sujet, à qui on veut communiquer cette Maladie, on infère, dans l'ouverture, un peu de Pus tiré d'un Bouton de Vérole bien conditionée; on ferme soigneusement l'ouverture, pour ne pas laisser échapper ce précieux levain, qui ne manque guères de fermenter dans le sang, & de développer la

la *Petite-Vérole*, dont malheureusement presque tous les Hommes ont le principe & le germe, qui se dévelopent dans des circonstances malheureuses, ou lors que le Corps est mal disposé; ce qui rend cette Maladie si dangereuse & si funeste. Est on échauffé ou épuisé par des Voyages fatigans, par de longs Travaux, par l'excès même des Plaisirs; est on dans un âge avancé ou infirme; une Femme est elle enccinte, ou dans un Période critique, ordinaire au Sexe; si la *Petite-Vérole* survient dans ces conjonctures, le péril est grand. On l'évite ce péril, ou on le diminue du moins en prenant son tems, en disposant le Sujet, par les Bains tièdes, qui ouvrent les pores & facilitent la transpiration, par la Saignée & la Purgation, qui aident à la circulation du Sang & déchargent les Vaisseaux d'une abondance d'humours qui augmenteroient les pustules, ou les rendroient plus acres & plus corrosives. Vous sentez par là, *Monsieur*, quel est l'avantage de cette méthode. On évite par ce moien d'être surpris par l'Ennemi; on se prépare à ses atques; on se met en état de le repousser, & l'on prévient cette espèce de terreur presque aussi dangereuse que le Mal même, & qui contribue souvent à l'augmenter & à l'aigrir. Un Corps préparé par

sage Diète , par des Alimens doux & convenables ; une Ame , qui voit le péril sans s'étonner & sans le craindre , est au dessus des accidens , parce qu'elle est disposée à les subir avec fermeté & avec patience. Voilà ce qui rend le succès presque assuré & l'événement favorable. Aussi l'insertion de la *Petite-Vérole* n'a-t'elle fait ici aucun de ces ravages , qui rendent cette Maladie si triste & si redoutable. A peine a-t'elle laissé quelques légères traces sur le Visage ; elle a respecté la beauté & les graces des Persones du Sexe , la viguer & la force de ceux du nôtre. De vingt Persones , qui ont subi cette Opération , aucune n'en est morte , & pas uné n'a éprouvé ces fâcheuses infirmités , ces suites funestes , qui n'accompagnent que trop souvent la *Petite-Vérole* prise à l'improviste & sans précautions.

Mais pourquoi , *diront les Gens timides ou scrupuleux* , chercher le Mal ? N'est-ce pas assez de l'attendre ? N'est ce point tenter la Providence , & anticiper sur ses Décrets , que de prendre en main les Verges dont elle châtie les Homes , pour se dérober à la peine & échaper à ses coups ? En vérité , *Monsieur* , cette Objection ne me fait pas peur , & elle ne sauroit vous en faire. Vous êtes trop éclairé , pour redouter les Foudres qu'a-

lume

me la Superstition. J'aimerois autant dire , qu'on ne doit pas se mettre à couvert quand on voit venir la Grêle , parce qu'elle est lancée par le Bras de Dieu. Sa Justice, qui envoie le Mal aux Mortels pour les punir, leur indique ou leur distribue le Remède pour les soulager. En adorant sa Puissance, rendons grâces à sa Bonté. Par là, nous rendrons hommage tour à tour à ses perfections, & nous ferons des Actes de respect & de reconnoissance.

Aussi nôtre judicieux Magistrat, attentif au bien public, a t'il approuvé une pratique si utile & justifiée par les Observations & l'expérience. Nos Théologiens, trop éclairés pour n'être pas raisonnables, n'ont eu garde de la condamner; quelques uns l'ont même conseillée à leurs Parens & à leurs Amis, qui s'en sont très bien trouvés. Par là nous avons conservé à l'Etat de bons Citoyens, des Enfants chers à leur Famille, de Jeunes-Gens dont les Vertus, les Talens & les Lumières promettent beaucoup à l'Eglise & à leur Patrie. L'essai s'est fait dans presque tous les âges & a constamment réussi. J'espère que bien tôt il n'y aura presque plus Personne à Genève, qui n'ait eu la *Petite-Vérole*, soit naturellement, soit par l'incubation; le Peuple toujours copiste, imitant avec hardiesse ce qu'il voit pratiqué avec

confiance & avec succès, par des Gens élevés au dessus de lui par leurs Emplois ou par leurs Richesses.

Ainsi, votre attention pour la conservation de votre Fils, la tendresse que vous avez pour lui, vous inspireront le courage de l'exposer à un petit danger, pour en éviter un plus grand. Je vous ai déjà indiqué de quelle manière se fait l'insertion de la *Petite-Vérole*. On insinue un peu de pus, dans sa maturité, pris d'une Personne d'un bon tempéramment, dans une légère ouverture faite au bras ou à la cuisse. C'est l'affaire d'un moment. Ce pus se conserve dans un tuyau de plume; mais il faut prendre garde qu'il ne soit pas trop gardé, & par là éventé, car il perdrait sa force & ne produiroit point d'effet. Votre Fils est précisément dans l'âge le plus favorable; il a plus de vigueur qu'il n'en faut pour supporter l'Opération & ses suites: Jeune encore, sa peau se prêtera aisément à l'éruption, & n'en conservera aucune empreinte désagréable.

Je ne hazarde presque rien en vous donnant ce Conseil: L'Inoculation est familière en *Turquie*, à la *Chine* & en *Angleterre*: On croit sagement, que puis qu'on doit avoir la *Petite-Vérole* une fois en la Vie, il vaut mieux en courir le risque lors qu'il est le moins dangereux. Les *Circassiens*, qui sont

un Commerce fort lucratif de la beauté de leurs Filles, leur entent la Petite Vérole à l'âge de 6. à 7. Mois. Profitons sagement de l'expérience d'autrui, si nous ne sommes pas assez heureux pour faire nous mêmes des découvertes. Je vous invite à lire, sur ce Sujet, une Lettre de l'illustre *Voltaire*. Le Métal le plus vil devient Or entre ses mains; mais ici c'est peu d'amuser & de plaire, il faut instruire.

Mr. de Voltaire traite cette matière avec élégance & avec esprit, mais il ne fait que l'éfleurer, & ne l'examine point en Artiste. Il y auroit beaucoup de témérité & de risque à entreprendre l'inoculation sur ce qu'il en dit. Il nous apprend que l'usage de l'inoculation de la petite Verole vient peut être des *Arabes*, & qu'il espère qu'un docte & savant *Bénédictin* fera peut être pour éclaircir ce point d'Histoire, plusieurs Volumes infolio, avec des preuves. Mais cette ironie n'apprend rien. Lors même que nous saurions avec plus de certitude quelle est l'origine de l'inoculation, nous n'en serions pas plus avancés. Nous admirerions peut être l'industrie de celui qui a fait cette découverte, & le courage de celui qui le premier a bien voulu s'exposer à l'essai & confirmer la Théorie par l'Expérience. Mais elle seroit perdue pour nous, si nous ignorions la manière d'y procéder. Plus

même cette observation est utile , plus les détails de l'opération deviennent intéressans & nécessaires. On ne doit point craindre de répéter ici & de s'apésantir sur un sujet d'où dépendent la Santé & la Vie. Ainsi, *Monsieur*, au hazard de vous ennuyer , je ne veux rien négliger pour vous mettre exactement sur les voies. Votre Lettre m'a engagé à faire des recherches approfondies , à consulter soigneusement les Experts : Vous l'exigés ainsi , il faut à votre tour que vous m'écoutiés & que vous me voiés en quelque sorte operer par les mains d'un habile Chirurgien de mes Amis , qui est le plus employé ici à l'inoculation , & toujous avec succès.

Après le Régime que j'ai déjà indiqué & qu'on est obligé de varier un peu , selon l'âge & le tempéramment , on vient à l'opération décisive. Elle n'a rien d'épouvantable ni de douloureux. Vous avés quelques fils déliés, trempés & imbibés dans le pus d'une petite Verole de 7. à 8. jours: Vous faites prêtement une légère incision longitudinaire au Bras, un peu au dessus du Muscle *humeras* ou *deltoides*, sans aller jusqu'au sang: Vous insinués délicatement cette espèce de charpie dans l'incision , qu'on couvre d'un peu de digestif: Elle se resserre d'elle même par les ressorts des Fibres , qui semblent en se resserrant , vou-

loir conserver le dépôt qu'elles ont reçu. On ne laisse pas de leur aider par un léger bandage qui le soutient & ne le laisse pas échapper. Voilà l'opération faite ; mais vous êtes dans l'attente de l'événement : Ne vous impatientés pas. Au bout de 40. heures on lève l'Appareil ; si vous apercevés sur la peau quelque mouchure ou blancheur, un commencement de supuration, tout va bien ; le germe est prêt à pousser, l'éruption n'est pas éloignée ; dans 4. ou 5. jours vous verrez paroître quelques boutons. Mais, si l'on n'aperçoit aucun de ces indices, c'est une marque que le sujet n'est pas disposé à recevoir la petite Verole. Alors il faut attendre un autre tems ; mais ce cas n'arrive guères, quand l'opération a été bien faite : Si l'on soupçonne qu'elle ne l'ait pas été, alors il faut la recommencer & tâcher de la faire mieux. Cette opération prouve du moins, que la petite Verole a quelque chose de contagieux, & se comunique avec assés de facilité.

Mais, pendant l'intervale de la Maladie, que doit on faire ? Presque rien : Cette Cure ne demande que de la propreté & de l'attention. Les 4. ou 5. premiers jours le Malade peut diner légèrement ; mais dès que l'éruption vient à se manifester, il est réduit au Bouillon, crainte d'augmenter la Fièvre &

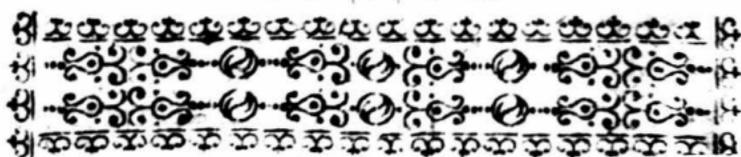
les inquiétudes : Elles se dissipent bien-tôt ; tout se calme peu à peu ; les Nuages font place à une lumière pure ; la joie renaît avec l'espérance ; les accidens cessent ou ne paroissent point ; l'Ennemi ne laisse que quelques rougeurs, come un Monument du Combat. Les Parens & les Amis chantent victoire ; *Chloé* se regarde au Miroir & se félicite tout bas de se trouver encore belle : L'Amour s'en applaudit, triomphe de voir son Empire affermi par celui de la Beauté & rapelle les Jeux & les Graces : Déjà *Tircis* est auprès de *Chloé* & tache de se dédomager d'une courte absence par des regards plus vifs & plus pressés. Elle en croit les Yeux de son Amant plus que son Miroir ; puisque *Tircis* l'aime toujours, il faut qu'elle n'ait perdu aucun de ses charmes.

Pour le coup, *Monsieur*, vous êtes satisfait ; du moins n'ai je plus rien à vous apprendre. Je crois avoir conduit votre Fils de la Maladie à la Santé, du séjour de la Crainte & des Chagrins à celui de l'Assurance & des Plaisirs. Il ne lui reste plus qu'à marcher dignement sur vos traces : Je vous le rends plein de force & de vigueur. Mais, dirés vous, cet heureux état ne fera t'il jamais alteré par une seconde petite Vérole ? On a vû cette Ennemie cruelle livrer de nouveaux assauts & faire bien des ravages.

Je le fais, mais je ne puis répondre de rien; ce qu'il y a de certain, c'est que, si l'Inoculation ne met pas entièrement à couvert du retour de cette Maladie, elle ne l'occasionne pas. Celui qui l'a eue artificiellement par l'insertion, n'y est pas plus exposé que celui qui l'a eue naturellement & sans l'aller chercher : Le danger est égal de part & d'autre.

Vous me demandés peut-être encore, s'il n'y a aucune autre méthode que celle dont j'ai parlé? Oui *Monsieur*, il y en a d'autres. On peut inoculer en faisant sécher des boutons de petite Vérole, les pulvérisant & les prenant par le Nez, en guise de Tabac, à la vérité, il est moins agréable & moins aromatique; mais cette méthode est bien lente & bien incertaine.

Il y a un troisième moyen de communiquer la petite Vérole; c'est en se servant de Vessicatoires; mais ce nom seul vous révolte & vous avés raison; on doit se défier de tous les corrosifs. Je ne m'étendrai donc point sur cette méthode qui est peu usitée, & pour laquelle bien des gens ont de la répugnance. Lors que l'on peut aller au but par une route sûre, abrégée & facile, pourquoi en prendre une longue, tortueuse & mal aisée? Après avoir découvert le bien, on cherche le mieux: mais l'on trouve souvent le pire.



L'ETABLISSEMENT
DE L'ECOLE ROIALE MILITAIRE.
POËME HEROIQUE.

JE consacre mes Chants à ce Temple des Arts ,
Le Cirque de la Gloire & l'Ecole de Mars ,
Où des Nobles François , la Jeunesse élevée ,
Sous les Yeux de son Roi , va fleurir cultivée .
Vaine Esclave des Cours , Muse , dont les accens
Des Favoris d'Auguste ont profané l'encens ,
Va loin de mon Héros , perfide Enchanteresse ,
Vendre à l'orgueil des Grands une indigne caresse .
Mais toi , que Fénelon * imploroit autrefois ,
Lorsqu'il formoit le Cœur des Enfans de nos Rois ;
Toi , de la Vérité noble & tendre Interprète ,
Muse , inspire à mes Vers cette douceur secrète ,
Ce charme impérieux dont tu fais nous saisir ,
Et qui donne aux Vertus les attraits du Plaisir .
Il n'appartient qu'à toi de peindre un Roi sensible ,
Qui gémit du besoin de se rendre terrible ,
Et d'un Oeil paternel veillant sur ses Etats ,
Par amour pour la Paix , se prépare aux Combats :

Dis

* François de Salignac de la Mothe-Fénelon . Archevêque Duc de Cambrai , qui étoit Précepteur des Ducs de Bourgogne , d'Anjou & de Berry .

*Dis coment de nos Rois cette immortelle Fille,
 La Noblesse, à l'Etat compose une Famille;
 Dis coment fut conçu ce genereux Projet;
 Dis quel en fut la Source & quel en est l'objet:
 Parle & ne flate point; tes Pinceaux pour hommage
 Ne doivent à LOUIS offrir que son Image:
 Il se juge lui même, & veut, s'il est loüé,
 Voir par la Vérité, son Eloge avoué.*

*Non loin de cette Ville en délices féconde,
 D'où le Luxe & les Arts dictent leurs Loix au
 Monde.*

*Les Bourbons & la Gloire ont choisi pour séjour
 Un Palais tel qu'on peint celui du Dieu dit Jotir^b.
 Là, de LOUIS le Grand tout retrace l'Image.
 Pour rendre à ce Héros un immortel hommage,
 Les Arts, à qui son Ame imprimoit sa grandeur,
 Vouluient de son Règne y marquer la splendeur.
 Le Pinceau déploya ses plus savans Prestiges;
 Le Ciseau créateur enfanta des Prodiges;
 Praxitèle^c Zeuxis^d trouverent des Rivaux,
 Et la Seine du Tibre éfaca les travaux.
 C'est du fond de ces Murs, d'où partoit son To-
 nerre,*

*Que ce Roi triomphant épouvantoit la Terre;
 C'est du fond de ces Murs, Azile de la Paix,
 Que*

^a Paris.

^b Le Chateau de Versailles.

^c Sculpteur Grec, très célèbre dans l'Antiquité.

^d Peintre fameux, qui vivoit 400. ans avant J. C.

Que son Fils sur son Peuple épanche ses Bienfaits.
 Viens, Muse, pénétrons son auguste Retraite ;
 Ne crains point d'y porter une vïe indiscrete :
 Profonds sans artifice, & sages sans détour,
 Les Dessesins de LOUIS sont Amis du grand jour.
 Ce Roi dans le silence & dans la solitude,
 Faisoit du Bien public une profonde étude ;
 Sa genereuse Main achevoit de tracer
 Cet Edit que le tems ne sauroit éfacer,
 Cet Edit immortel, où sa reconnoissance
 Venge l'humble Vertu des torts de la Naissance* :
 La Justice avec lui prépare cet Edit ;
 La Gloire en souriant, l'écoute & l'applaudit.
 Tels sont en ses Dessesins les Témoinns qu'il consulte,
 Son Empire est leur Temple & son Règne leur
 Culte.

Ainsi dès son Enfance on les vit près de lui,
 Se prêtant l'une à l'autre un mutuel apui
 De ses pas à l'envi, Conductrices fïdèles,
 Former d'un zèle égal, un Cœur si digne d'elles,
 Et partageant le soin de son Règne naissant,
 Sur le Trone avec lui, monter en s'embrassant.

Tout à coup, au milieu de ce Salon tranquile,
 De leur Conseil auguste impénétrable Azile,
 D'un Nuage entrouvert perçant l'obscurité,
 Le Héros voit paroître une Divinité.
 L'Honneur & la Vertu brilloient sur son Visage ;
 Dans ses Yeux éclatoient le Zèle & le Courage ;
 Respectés par les Ans, des Lauriers toujours verds

* L'Edit portant création d'une Noblesse Militaire.

*Sur ces Cheveux blanchis font compter les Hivers ;
 Son Front cicatrise par des Coups héroïques ,
 Semble s'enorgueillir de ces rides antiques ;
 De longs Habits de Deuil, de ses larmes noïés ,
 En replis ondoïans tombent jusqu'à ses piés ;
 Dans une de ses Mains une Epée étincelle ;
 A ses côtés , semblable à l'auguste Cibelle ,
 Elle voit ses Enfans , au sortir du Berceau ,
 D'Armes & de Lauriers embrasser un faisceau.
 Le Héros reconut la Noblesse à ces marques.
 Ses traits furent toûjours si chers à nos Monar-
 ques !*

*Mais parmi tant de Rois dont elle fit l'appui ,
 Qui jamais eut pour elle autant d'amour que lui ?
 Il lui tendit la main. Cette grace imprévue ,
 La trouble , la saisit ; elle baisse la vue :
 Elle a vû les Dangers & la Mort sans éfroi ,
 Et ne peut soutenir un regard de son Roi ,
 Tant de la Majesté la redoutable empreinte ,
 Sans afoiblir l'amour , peut inspirer la crainte ?
 Elle aproche ; sa Voix se glace à son aspect ;
 Elle tombe à ses piez tremblante de respect.
 Le Prince la relève : O Fille auguste & chère ,
 Lui dit-il , vôtre Roi n'est-il pas vôtre Père ?
 Rassurés vous , parlés. La Noblesse à ces mots ,
 D'un geste & d'un soupir répondant au Héros ,
 Lui montre ses Enfans, son Deuil, ses Cicatrices ,
 Implore d'un regard ses Bontés protectrices ;
 Et ses pleurs échapés achèvent d'énoncer ,
 Des plaintes que sa bouche eut craint de pro-
 noncer.*

*Telles de Jupiter les Filles gémissantes ,
 Les Prièves en pleurs , foibles & languissantes ,
 Marchent les yeux baissés & d'un pas chancelant
 Vont aux piés de ce Dieu se jeter en tremblant.
 LOUIS fut atendri. Que ces pleurs , ce silence ,
 Ont pour un Roi sensible une vive éloquence !
 Ma Fille lui dit-il , je t'entens ; c'est assés :
 Tes Exploits de mon Cœur ne sont point éfacés ;
 Les Lis se flétriront avant que je t'oublie ;
 Tes malheurs à mes yeux n'ont rien qui t'humilie :
 J'ai vu couler ce Sang le plus pur de l'Etat ,
 Ce Sang dont ta Valeur rehausse encor l'éclat ;
 J'ai vu cette Valeur franchir tous les obstacles ;
 Ma Voix est ton Signal, mes Yeux sont tes Oracles
 Et lors qu'à la Victoire ils t'ont dit de voler ,
 C'est un Arrêt du Sort , que ton Sang va sceller.
 Cependant tu gémis ; les Lauriers de la Guerre ,
 Ces Lauriers renaissans sous les coups du Tonerre ,
 Aujourd'hui sur ta tête indignement fanez ,
 A sécher dans l'oubli, seroient ils condamnés? . .
 Non, je dois un Azile à ta gloire astringée :
 L'Olive de la Paix , malgré moi négligée ,
 Dans nos Champs désolés est lente à refleurir ;
 Mais bien tot de ses fruits elle va te couvrir.
 J'ai dû mes premiers soins à ce Peuple inom-
 brable ,
 Des plus brillans succès Instrument déplorable ,
 D'autant plus malheureux , que sa timide Voix
 Parvient plus lentement à l'Oreille des Rois ,
 Qu'au Trone, ton apui, sa main ne peut atteindre,*

Et qu'il souffre long tems avant que de se plaindre.
 Pour lui, de la Faveur écartant le bandeau,
 J'ai dû, de ses Tributs, diviser le fardeau ;
 Pour lui, sur mes Guerriers, mes graces sus-
 pendues,
 Avec moins de largesse ont été répandues.
 Mon Peuple eût pu gémir des Dons que j'aurois
 fait,
 Et ma Bonté me rend Avaro de Bienfaits :
 Mais ceux de ces Guerriers, qu'abaisa la Nais-
 sance,
 Dans ton Adoption trouvent leur récompense :
 Ma Fille, leurs Enfants vont devenir les tiens ;
 Que les tiens, à leur tour, soient aujourd'hui
 les miens ;
 Ta Patrie & ton Roi les adoptent ensemble ;
 Je veux qu'un même Azile, à mes yeux les ras-
 semble,
 Et que ces Arbrisseaux, d'âge en âge croissans,
 Soient un jour, de l'Etat, les Apuis florissans.
 Que mon Aieul ait vu tout fléchir sous ses Armes,
 Sur ses Lauriers lui même il a versé des larmes :
 On ne me verra point, de mon Peuple ennemi,
 Envier des Exploits dont ce Peuple a gémé.
 J'envie à mon Aieul, non de vastes Conquêtes,
 Mais des Bienfaits versez du sein même des Fêtes,
 J'envie à mon Aieul cet Azile pieux,
 Où de timides Fleurs, écloses sous mes yeux,
 Dévelopent aux traits d'une Vertu féconde,

Le parfum des Vertus dont s'embélit le Monde ;
 J'envie à mon Aieul , ce Monument si beau ,
 Des Victimes de Mars, l'Azile & le Tombeaut,
 Port tranquile & sucré , que la Seine atendrie,
 Arrose , en bénissant le Dieu de la Patrie**.
 Voilà le grand Modèle ofert à mes Projets.
 Puisse-je , come lui , laisser à mes Sujets ,
 Laisser à mes Guerriers , une éternelle marque
 De Justice & d'Amour , seuls restes d'un Mo-
 narque !*

*Où , ma Fille , tes pleurs seront bien-tôt taris ;
 La Vertu sous mon Règne est sûre de son prix.*

*Il dit , & s'adressant à la GLOIRE attentive:
 Va ; prens soin que la Seine admire sur sa rive,
 Les Spectacles du Tibre étalez à ta voix.
 Cet honneur appartient à la Ville des Rois
 D'assembler sous ses Murs ces Enfants de Bellone,
 Ces Soutiens de l'Etat dont elle est la Colone.
 Que mes Guerriers, marqués de ton auguste sceau,
 Auprès de leur Azile , y trouvent leur Berceau.
 Qu'ils puissent contempler, du haut de la Barrière,
 Leurs Modèles assis au bout de la Carrière***,
 Et que présent aux yeux de tes chers Nourricans,
 L'exemple, à chaque instant, se joigne à tes leçons.
 Rendons ce Monument digne de ma mémoire :*

Ees

* La Maison Royale de St. Cir, fondée pour l'éducation de 250. jeunes Demoiselles.

** L'Hôtel Royal des Invalides.

*** L'Hôtel destiné pour l'Ecole Royale Militaire doit être bâti à 5. ou 600. pas de celui des Invalides.

Les Arts volent en foule où préside la Gloire,
 Qu'ils élèvent ces Murs de l'oubli triomphans,
 Qu'ils verjent leur lumière au sein de ces Enfants,
 Que le germe croissant des Dons de la Nature,
 Suive en eux les progrès d'une sage culture.
 L'instinct fait des Soldats, l'étude des Guerriers.
 Formé d'un Sang illustre, à l'ombre des Lauriers,
 Un François, en naissant sait mourir pour son
 Maître.

Il conoit son devoir, avant de se conoitre;
 Mais sa noble fierté le rend présomptueux.
 La Prudence abandonne un Zèle impétueux
 Et dans de jeunes Cœurs au milieu des alarmes,
 L'ardeur de me servir m'a couté bien des larmes!
 Plus leur Courage est prompt, ardent, immodéré,
 Plus mon amour m'engage à le voir éclairé.
 Qu'il le soit par le tems, qu'il le soit par l'étude;
 Qu'en eux l'art des Combats se change en habitude.
 Camper, marcher, choisir & les lieux & les tems
 Combiner les efforts, les moiens, les instans,
 Se peindre les Terrains, mesurer les espaces,
 Des Bataillons serrés faire mouvoir les masses,
 Fortifier, défendre, ataquier des Remparts,
 D'un Combat, d'un Assaut, calculer les hazars,
 Savoir, sans s'étoner, suposer sa défaite,
 Méditer à la fois, l'attaque & la retraite,
 Prompt & lent à propos, suspendre, exécuter,
 Sans s'obstiner en vain, ne point se rebuter,
 Oposer aux travaux des travaux plus terribles,

Former, sous des Rochers, des Foudres invisibles,
 Ou d'un Oeil assuré, le Compas à la main,
 Au Tonnerre dans l'Air prescrire son chemin,
 Soumettre à l'examen d'une juste balance,
 L'art de son Eminent, sa force, sa vaillance;
 Voilà le rare fruit de l'étude & des ans,
 Et le tems aux Guerriers vend cher de tels présens.
 Mais ces fruits que meurt une Autone tardive,
 Fleurissent aux beaux jours d'une Jeunesse active;
 C'est le premier aprêt d'un Printems exercé,
 Qui fertiïse une Ame où le germe est versé.
 Toi donc, de mes Guerriers fière & brillante Idole
 Gloire, à qui, come à moi, ma Noblesse s'innoie,
 Elève au sein des Arts ce Peuple Citoïen,
 Ces Enfans de l'Etat, ton espoir & le mien;
 Mets dans leur foible main le Craïon de Feu-
 quière,
 L'Equerre de Vauban, le Compas de Valière *
 Conduits de Grade en Grade & d'Emplois en
 Emplois,
 Qu'ils sachent & prescrire & recevoir des Loix.
 Mais sur tout, qu'à son frein, la Discipline
 austère
 Acoutume l'ardeur d'un bouillant caractère.
 Dis leur que les Romains soumis en comandant,
 Au grand art d'obéir ont dû leur ascendant;
 Que la force n'est rien, si l'ordre n'y préside;
 Que des travaux guerriers le seul accord décide;
 Et

* Trois célèbres ingénieurs François.

*Et que sans le concours de ces divers moteurs ,
Le plus sage projet acable ses Auteurs.
D'un indocile Orgueil montre leur la bassesse.
Qu'ils sachent que l'Honneur; qu'aucun Poste n'a-*
baisse ,

*Sans affecter Emploi , Dignité ni Pouvoir ,
Est jaloux seulement de remplir son devoir.*

*Ainsi parloit LOUIS. La Justice inquiète ,
Ecoutoit ce Discours immobile & muette.*

*LOUIS lut dans ses yeux. O! lumière des Rois ,
Lui dit il , vous l'arbitre & l'ame de mes Loix ,
Justice qui d'un Peuple , objet de vos alarmes ,
Portés au pié du Trone & l'hommage & les larmes
Vous craignez , je le vois , que mes nouveaux
Bienfaits ,*

*Pour ce Peuple si cher ne soient un nouveau faix.
Vous croiez voir l'intrigue avide & mercenaire ,
Vous croiez voir l'abus par qui tout dégénère ,
Saper les fondemens de mon nouveau Projet :
Vos craintes & mes soins ont eu le même objet.
Mais les plus grands desseins ont les plus grands
obstacles ;*

*Les obstacles vaincus enfantent des miracles.
On craint peu les écueils qu'on découvre de loin ;
Tirons du superflu des secours au besoin *
L'Art ne rend-il jamais un poison salutaire ?
Rendons de la Vertu le Vice tributaire :*

E e 2

Que

* Pour l'entretien & la Fondation de l'Ecole Militaire
S. M. à mis un nouvel Impôt sur les Cartes à jouer.

Que l'hommage du Luxe & de l'Oisiveté,
 Soit d'un noble travail l'apanage affecté ;
 Ainsi l'Economie, en ressources fertile,
 Sait au progrès du bien rendre le mal utile.

La Faveur, ce fléau de l'émulation,
 Peut usurper les fruits de cette Adoption ;
 C'est à vous de veiller, Justice incorruptible :
 Soies de ce Jardin le Dragon inflexible ;
 Que l'artifice en vain cherche à vous assoupir ;
 Point d'égard, point d'accueil qui vous coute un
 soupir :

Bravés tout : Des Vertus conservés l'Héritage ;
 Du Noble infortuné c'est ici le partage ;
 Que les plus malheureux soient les premiers admis,
 Que du Père aux Enfants le mérite transmis,
 De leur Adoption soit la règle & le titre :
 De leurs droits consacrés je vous nomme l'Arbitre.
 Un Père, des Aïeux dévoués à l'Etat,
 Et blanchis dans les Camps ou morts dans un
 Combat.

L'Orphelin délaissé sur la Tombe d'un Père,
 Le Pupile ajoutant aux malheurs d'une Mère ;
 Voilà sur quels Tableaux vos regards attachés,
 Peuvent braver l'Intrigue & ses détours cachés.
 Gloire, Justice, o' vous mes fidèles Compagnes,
 Hatés vous, parcourés mes Cités, mes Campagnes,
 Assemblés les Beaux-Arts, sous mes Loix florissans,
 Confiez leur le soin de mes Guerriers naissans.
 Si dans tous mes Conseils admises l'une & l'autre,
 Votre Voix fut la mienne & mon Règne le vôtre,

Ne vous refusés pas à mon nouveau Desein.
 L'Enfance est le dépôt remis dans vôtre sein ;
 Mais de foibles Ruisseaux , serpentans sous les
 herbes ,
 Se changent , dans leur cours , en des Fleuves
 superbes ,
 Du tribut de leur onde enrichissent leurs bords ,
 Et de leur humble Source étalent les Trésors.
 Et toi, de ces Enfans auguste & tendre Mère ,
 Respire , ils sont heureux ; leur Roi devient leur
 Père.

O faveur ! O discours que l'amour a dicté !
 Qu'un Roi sensible est grand par son humanité !

La Noblesse oubliant ses malheurs, ses alarmes,
 Tombe aux pieds du Héros, les baigne de ses larmes
 Des larmes que la joie & l'amour font couler ,
 De ces larmes, Grand Roi, qu'on a vu ruisseler,
 Quand des bords du Tombeau la menaçante
 Parque ,

A tes Peuples tremblans a rendu leur Monarque.
 Mais bien-tôt de ses pleurs interrompant le cours,
 Le Cœur de la Noblesse éclate en ce Discours.

Mon respect condamnoit mon amour au silence ;
 Mais au respect, Grand Roi, l'amour fait violence.
 Quel Bienfait ! Tout mon Sang peut il le mériter ?
 O mes Enfans ! vous seuls pouvez m'en acquiter !
 Quel Jour brillant doit suivre une si belle Aurore !
 Du nom de ses Enfans vôtre Roi vous honore :

Qu'il doit par ce grand titre élever vos Esprits !
 Heureuses l'Infortune & la Mort à ce prix !
 Allés, que de ses soins genereuse Rivale,
 Votre Reconnoissance au Bienfait soit égale :
 Pensés que vos Aïeux de vos honneurs jaloux,
 S'ils n'étoient surpassés en rougiroient pour vous.
 Vous êtes de l'Etat la Famille chérie,
 Je vous donai mon Sang, rendés le à la Patrie.
 Des Guerriers dont LOUIS se déclare l'Apui,
 S'ils ne sont des Héros sont indignes de lui.

A ces mots dans leurs mains, elle remet son
 Glaive,

Un Nuage à l'instant l'entourne & l'enlève.
 La Gloire, avec des Teux par l'espoir animés,
 Reçoit entre ses bras ses Nourissons charmés.
 La Justice la suit ; & leur zèle unanime,
 Va remplir de LOUIS le Dessein magnanime.

Le Héros cependant goutte ce calme heureux
 Que répand la Vertu dans un Cœur généreux,
 Quand, laissant reposer sa Sagesse profonde,
 Il vient de travailler pour le bonheur du Monde.





LETTRE

*Aux Editeurs sur l'Installation du nouveau
Professeur en Théologie, dans l'Académie
de LAUSANNE.*

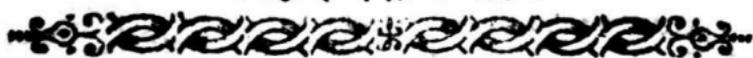
VOUS avez annoncé, *Messieurs*, dans l'un de vos derniers Journaux de l'Année passée, la perte que nous avons faite de feu Mr. RUCHAT, très-digne Professeur en Théologie dans l'Académie de *Lausanne*; & dans celui de Mars de cette Année, le choix qu'il a plu à LL. E.E. de faire, pour le remplacer, de Mr. J. P. SECRETAN, ci-devant Pasteur à *Dailens*. Suivant l'usage, le nouveau Professeur a été installé dans son Emploi, le 21. de ce Mois & présenté publiquement à l'Académie, de la part de LL. E.E. nos Souverains Seigneurs, par leur digne Lieutenant, Monsieur MOUTACH, Seigneur Baillif de *Lausanne*, qui a parlé dans cette occasion, avec dignité & d'une manière tout à fait convenable.

Le Discours inaugural du nouveau Professeur, qui a été aussi fort approuvé, a roulé sur ce qui doit faire désormais la matière de ses enseignemens, *la bonne méthode de traiter les Controverses &c.*

A cette occasion le Recteur de l'Académie, Mr. *Jean Alphonse* ROSSET, ci devant Collègue de feu Mr. RUCHAT, & actuellement Professeur en Théologie Dogmatique, a prononcé suivant la coutume, un Discours adressé au Seigneur Baillif, de la part du Vénérable Corps dont il est le Chef. Ce Discours, qui renferme un Eloge abrégé de l'illustre Défunt, exprimant au naturel son Caractère, & une partie des Sentimens qu'il méritoit, on se fait un plaisir & un devoir *Messieurs*, de vous le communiquer, pour répondre aux vûes que vous vous proposés, de conserver à la Postérité la mémoire des Grands Hommes, qui peuvent faire honneur à notre Patrie. Je suis &c.

Lausanne le 24. Mai 1751.





DISCOURS

*Prononcé par Mr. le Recteur de l'Académie de
LAUSANNE, à la Réception du nou-
veau Professeur en Théologie.*

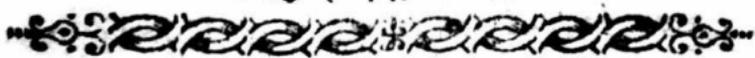
NOBLE, GENEREUX, MAGNIFIQUE ET
TRES-HONORE' SEIGNEUR BAILLIF.

LA Solemnité qui nous rassemble est des plus intéressantes pour cette Académie : Elle est destinée à réparer, s'il est possible, la perte qu'elle a faite d'un Collègue qu'elle chérissoit; d'un Collègue vraiment respectable par ses Vertus, & dont les belles & excellentes Connoissances, faisoient l'un des principaux ornemens de notre Compagnie, & le rendoient un Membre distingué dans la République des Lettres ! Ce digne Serviteur de Dieu, beau & rare Modèle, dans ce Siècle de relachement, d'une Pieté éclairée & solide, après avoir consacré toute sa vie à l'étude de la Religion & à l'aquisition des Connoissances qui y ont quelque raport, après avoir contribué à la rendre respectable, non moins par ses Actions, que par ses Discours & ses Ouvrages, est allé recevoir de la main de son Souverain - Maître, la Couronne immarcescible de Gloire, réservée à ses fidèles Serviteurs.

A cette occasion le Recteur de l'Académie, Mr. *Jean Alphonse* ROSSET, ci devant Collègue de feu Mr. RUCHAT, & actuellement Professeur en Théologie Dogmatique, a prononcé suivant la coutume, un Discours adressé au Seigneur Baillif, de la part du Vénérable Corps dont il est le Chef. Ce Discours, qui renferme un Eloge abrégé de l'Illustre Défunt, exprimant au naturel son Caractère, & une partie des Sentimens qu'il méritoit, on se fait un plaisir & un devoir *Messieurs*, de vous le communiquer, pour répondre aux vûes que vous vous proposés, de conserver à la Postérité la mémoire des Grands Hommes, qui peuvent faire honneur à notre Patrie. Je suis &c.

Lausanne le 24. Mai 1751.





DISCOURS

*Prononcé par Mr. le Recteur de l'Académie de
LAUSANNE, à la Réception du nou-
veau Professeur en Théologie.*

NOBLE, GENEREUX, MAGNIFIQUE ET
TRES-HONORE' SEIGNEUR BAILLIF.

LA Solemnité qui nous rassemble est des plus intéressantes pour cette Académie : Elle est destinée à réparer, s'il est possible, la perte qu'elle a faite d'un Collègue qu'elle chériffoit; d'un Collègue vraiment respectable par ses Vertus, & dont les belles & excellentes Connoissances, faisoient l'un des principaux ornemens de notre Compagnie, & le rendoient un Membre distingué dans la République des Lettres ! Ce digne Serviteur de Dieu, beau & rare Modèle, dans ce Siècle de relachement, d'une Pieté éclairée & solide, après avoir consacré toute sa vie à l'étude de la Religion & à l'aquisition des Connoissances qui y ont quelque raport, après avoir contribué à la rendre respectable, non moins par ses Actions, que par ses Discours & ses Ouvrages, est allé recevoir de la main de son Souverain - Maître, la Couronne immarcessible de Gloire, réservée à ses fidèles Serviteurs.

Soufrés, *Messieurs*, qu'avant d'ouvrir nos Cœurs aux motifs de consolation que ce jour nous présente, nous nous permettions la triste satisfaction de réfléchir un moment sur la perte que nous avons faite & sur les grandes & excellentes qualités de l'Home illustre dont vous allés, *Monsieur*, devenir le Successeur!

Feu Mr. le Professeur *Ruchat*, nôtre très cher & très digne Collègue, réunissoit en soi tout ce qui fait l'excellent Home, le savant Home, l'Home de bien & le bon Chrétien. Dès sa tendre jeunesse, on remarqua en lui des talens pour les Sciences & des germes de Vertus qui anonçoient ce qu'il est devenu depuis. Les preuves distinguées qu'il donna déjà alors * de son aptitude & de ses grands progrès dans les Sciences, ont été come les préludes des beaux Fruits de la maturité de son Génie. Mais quelque vaste qu'ait été son Savoir, ce qui l'a rendu singulièrement recommandable, ça été la modestie qui l'accompagnoit, & la vraie & cordiale Pieté qui le dirigeoit. Home vraiment Apostolique, digne des premiers Ages de l'Eglise, il sembloit en avoir hérité avec la Pieté, la Candeur & la Bonne-foi. Rien chez lui d'affecté ni de contrefait.

* Il disputa déjà au commencement de l'an 1702. n'étant encore que simple Etudiant. âgé d'environ 21. ans, la Chaire, aux Langues Grèques & Hébraïques & reçût à cette occasion des preuves très-honorables de l'Aprobation & Bienveillance Souveraine.

fait. Qui l'avoit vû un jour, le conoissoit, tant il étoit semblable à lui même. Enfant par la naïvete de son Caractère & l'innocence de ses Mœurs, il sembloit ne se conoitre, que pour s'humilier & pour régler sa vie sur ce divin Précepte du Sauveur : *Si vous ne ressemblés à l'un de ces petits, vous n'hériterez point le Roïaume des Cieux.* Jamais tenté de faire une vaine montre de faveur, il étoit toujours prêt cependant, à faire part de ses lumières sans affectation : Rien de plus aisé par là, que de profiter avec lui. Doux & modeste dans ses sentimens, dans son extérieur, dans son comerce il portoit & répandoit la paix & le calme tout au tour de lui. Cœur vraiment sensible, toujours accessible à l'amitié, toujours disposé à l'exprimer aux autres, & exigeant peu, il ne conoissoit rien de plus doux que de rendre service, & de concourir au bonheur de ses Frères, de ses Proches & de ses Amis. Il a peint, *Messieurs*, ces dispositions dans ses dernières Volontés, nous y aiant assigné un Monument considerable * du vif intérêt qu'il prenoit au progrès des Sciences, & au lustre de l'Académie, dont il faut convenir qu'il a été lui même un
des

* Il a légué par Testament à la Bibliothèque de nôtre Académie, tout ce qu'il avoit de Livs fait de Littérature Orientale & Rabinique; sans compter d'autres présens qu'il lui avoit déjà fait de son

des principaux ornemens, premièrement en qualité de Professeur en *Belles-Lettres* *, pendant l'espace de 12. Années ; & ensuite de Professeur en *Théologie*, pendant 17. Ans & quelques Mois. On peut assurer que dans l'un & l'autre de ces Postes, non moins que dans celui premièrement de Pasteur de l'Eglise, nôtre Illustre Défunt a fait son capital de ses devoirs, & les a accomplis, come on le fait, quand on y est dirigé par les grands Principes dérivés du desir de plaire à Dieu même & de se rendre véritablement utile aux Homes. Vous le savés, vous tous, Messieurs, qui avez eu l'avantage de profiter de ses sages directions. La clarté, la solidité, le bon sens & l'exactitude faisoient leur caractère distinctif. Théologien par Sentiment & d'après l'Ecriture, pour laquelle il a toujours marqué le plus profond respect, & dont l'étude constante a toujours fait ses plus chères délices: C'est sur cette divine Règle, qu'il s'est éforcé jusques à la fin de sa Carrière à régler sa Foi & ses Mœurs: C'est dans cette source vive & pure, où il a puisé avec abondance, le *Lait d'intelligence qui est sans fraude la Connoissance approfondie de la Doctrine de Vérité, qui est selon la Pieté*: C'est là où il a-

voit

* Il obtint cette Chaire l'an 1721. & la quitta l'An 1733. pour celle de Théologie, qu'il a desservi jusques à sa mort, arrivée le 29. Sept. 1750.

voit appris, que le Christianisme est moins une Doctrine de spéculation, que de pratique ; que sa fin est la *Charité qui procède d'un Cœur pur & d'une Foi non feinte* ; & que les plus rares Connoissances ne font rien, si elles ne sont accompagnées & sanctifiées par l'Amour de Dieu.

Que vous dirai-je encore, *Messieurs*, sur le Caractère de cet excellent Home ? Bien loin que son Mérite & ses Vertus aient perdu avec l'âge, on peut dire au contraire, qu'elles se sont fortifiées, développées en lui, & ont reçu un nouvel éclat, à proportion qu'il s'approchoit de l'éternité. Au lieu de cette humeur chagrine, dure & inflexible, qu'on contracte d'ordinaire avec la vieillesse ; la douceur, la moderation, la sagesse dans les sentimens, la défiance des siens propres, le suport pour ceux d'autrui, une sage & chrétienne tolerance, voilà, *Messieurs*, les heureux fruits du déclin de sa vie, ou qui y sont parvenus du moins, à leur point de maturité.

J'ose me flater, *Messieurs*, que personne dans cette Assemblée ne défavouera aucun des traits, que je viens de faire entrer dans ce Tableau, ni ne m'acusera, d'avoir plutôt écouté en le traitant, le langage de mon Cœur, que celui de la Vérité. Je l'avoiterai cependant, car comment pourois-je le cacher ou le dissimuler ? Mes égards, mon at-

ment pour le Défunt , égaloient le respect que j'avois pour lui , & les bontés paternelles qu'il avoit pour moi. Autant que son Mérite , ses Vertus , ses rares Connoissances s'élevoient au dessus de ma portée , autant la bonté de son Cœur l'en rapprochoit ; De sorte que je regarderai toujours , come les beaux jours de ma vie , ceux pendant lesquels , j'ai eu l'avantage & l'honneur de me voir à côté de lui.

J'en'ai pas besoin , *Messieurs* , de m'éterniser ici sur sa fin ; sa Vie , qui y a été une préparation continuelle , s'est terminée par la mort la plus douce , qui l'a introduit dans l'heureuse liberté des Enfans de Dieu , où il jouit maintenant , dans la bienheureuse comunion de son Sauveur , du grand salut qu'il lui a aquis , & dont l'espérance vive & pure , l'a réjoui durant sa vie , & soutenu jusques à la fin.

Voilà , *Messieurs* , quel Homme nous avons perdu ! Mais que dis-je perdu ? Nous en avons joui à peu près aussi long-tems que nous pouvions nous le promettre * , & si nous n'en jouissons plus , nous jouissons au moins de sa mémoire , qui nous fera toujours en bénédiction. Nous jouissons de ses Travaux , de ses Ouvrages , & des beaux exemples

* Il est décédé dans la 70. Année de sa vie.

ples qu'il nous a laissé ! Dieu nous fasse la grace, & à moi en particulier, de les imiter ; de travailler avec autant de Zèle ; qu'il l'a fait, je ne dirai, pas au progrès des Sciences, mais à l'avancement du Règne de notre comun Maître ; & de nous mettre par là en état, de pouvoir come lui, rendre un jour un fidèle compte de nôtre administration !

C'est là, *Monsieur & très-Honoré Collègue, Digne Successeur de l'Illustre Défunt*, ce que nous pouvons vous souhaiter dans ce jour de plus avantageux ; & ce que nous vous souhaitons en éfet du fonds de nos Cœurs ! Le Choix qu'il a plû a LL. EE. nos Souverains Seigneurs, de faire de vous, pour remplir l'une des Chaires de Théologie de cette Académie, est une preuve très-honorable de la juste estime que vous vous êtes aquisé ; & les diverses Circonstances de cet Evénement, vous confirmeront d'autant mieux dans l'idée Chrétienne, où vous avés toujours été, que de quelqu'efficace que puissent être les Causes secondes, c'est à la Divine Providence, qu'il faut remonter, come à la grande & première source de tous les Evénemens ! Persuadés Vous, *Monsieur, & très-Honoré Collègue* ! que nôtre Compagnie qui conoit depuis longtems vôtre mérite, prend une
part

part très-sincère à votre Avancement, & se félicite d'avoir aquis en vous, un Membre distingué par ses lumières, par ses talens pour la Prédication, par son Zèle, par sa Pieté, par son Application constante à remplir ses devoirs; non moins que par sa Modestie & par sa Modération. Respectant en toutes occasions les droits de la charité & de l'honnêteté, vous êtes une preuve que le vrai moyen d'obtenir les suffrages est de ne se permettre, envers les autres, que ce que l'on souhaiteroit qu'ils se permettent envers nous mêmes. Jouissés donc, *Monsieur*, d'une Conscience pure, qui n'a rien à se reprocher, & vous confiant de plus en plus en la grace de Dieu, donés dès ce jour un nouvel effort à votre Zèle & à votre Pieté; afin que dans le Poste important que nôtre Auguste Souverain vous a confié, vous puissés contribuer véritablement aux progrès de la Religion, au bien de nos Eglises, & à l'honneur du Ministère Evangelique, que vous avés exercé jusques à présent, avec une parfaite approbation!

Et puisque vous & moi, *Monsieur*, sommes apellés aux mêmes travaux & mêmes fonctions, concourons, d'un comun acord, d'un même Cœur & d'un même Zèle, come de vrais Frères en Jésus-Christ,

à rendre honorable en toutes choses, la Doctrine de Dieu nôtre Sauveur, & si nous ne pouvons dédomager entièrement nôtre Académie & nos Eglises de la perte qu'elles ont faite, en la personne de vôtre excellent Prédécesseur, imitons le au moins, d'aussi près que nous le pourrons : Imitons son Zèle, son application, son goût pour le travail : Imitons sa modestie, sa douceur, & sa piété : Soions come lui les Pères, & les Amis de nos Disciples : Gagnons leur confiance, leur amour, leur estime, non par une vaine montre de savoir, mais par des intentions droites & pures : Qu'ils conoissent, qu'ils sentent que nos plus ardens desirs, sont de leur voir faire, sous vôtre direction, des progrès considérables en Connoissances utiles & en Vertus !

Et Vous, *Nos chers Disciples Mrs. les Etudians & Proposans de cette Académie*, recevés avec une respectueuse reconnoissance & avec joie, le digne Professeur, qui vient de nous être présenté, de la part de LL. EE. nos Souverains Seigneurs & par leur autorité. Rendés lui, par vôtre docilité, par vos justes égards & vôtre respect, ses travaux doux & agréables. Profitez sur tout avec soin, de ses salutaires instructions, persuadés, que le même Zèle qui l'a animé

jusques à présent, dans les fonctions du Ministère Evangelique ne se manifèstera pas moins en lui, dans l'importante Commission dont il va être chargé, de présider avec nous à vos Etudes, & de concourir à former, par sa Doctrine & par son exemple, de dignes Ministres au Seigneur.

Recevés, *Noble, Magnifique & Très-Honoré Seigneur Bailif*, les justes & sincères expressions, de notre respect le plus profond, de notre fidélité à toute épreuve, & de notre reconnoissance la plus vive, envers LL. EE. nos Souverains Seigneurs. Come c'est à eux, après DIEU, à qui cette Académie doit son institution; c'est encore à eux, à qui elle doit sa conservation, son accroissement & son lustre: Puisse-t-elle mériter de plus en plus la Bienveillance, & la haute Protection de son Auguste Souverain! Et puissent ses Prières être efficaces, pour faire descendre du Ciel, tant sur l'Etat en général, que sur tous les Illustres Membres qui le composent & qui en sont véritablement les Pères & les Protecteurs, les plus précieuses Bénédiction; afin que sous leur juste & florissant Gouvernement, nous puissions couler nos jours, en toute piété & honnêteté! Il ne me reste après cela, *Noble, Magnifique & Très-Honoré Seigneur*, qu'à vous offrir à vous mêmes les justes actions de grâces de

notre Compagnie pour l'honneur qu'il vous a plu lui faire dans ce jour, & pour l'intérêt particulier que vous continués à prendre à ses vrais avantages & à tout ce qui sert à lui donner un nouveau lustre. Nous faisons, *Magnifique Seigneur*, les Vœux les plus sincères & les plus ardens, pour la prospérité constante de vôtre Seigneurie & de tout ce qui peut l'intéresser? Prians le Seigneur du fonds de nos Cœurs, qu'il continue à vous combler de ses plus précieuses bénédictions, & à répandre à pleines mains ses graces, sur vôtre Personne, vôtre Noble Famille, & sur tous vos pieux Desseins!

CATALOGUE des principaux Ouvrages de feu Mr. le Professeur RUCHAT.

Grammatica Hebraica, nova methodo digesta &c.
Abrégé de l'Histoire Ecclésiastique du Pays de Vaud.
Désices de la Suisse

Dissertation sur les Anciens Noms de l'Helvétie &c.
Histoire générale de la Réformation de la Suisse VI. Vol.
Traduction avec Notes & Dissertations &c. des trois premiers Pères Apostolique.

Synopsis prophetica cu XV. Dissertationibus; Ouvrage resté incomplet par la mort de l'Auteur.

L'Evangile Selon St Mathieu, traduit en Hébreu, pour l'usage des Juif., relativement au pieux Institut de Mr. Calenberg.

Grand nombre de Brochures ou Pièces fugitives, qui ont paru séparément, ou dans différens Journaux.

Enfin ce Savant a laissé nombre d'excellens Manuscrits: Il y en a entr'autres, concernant l'Histoire générale de la Suisse dès son origine, jusques à maintenant; Ouvrage auquel l'Auteur travailloit depuis plus de 40. Ans.



D I A L O G U E

Entre *SOCRATE*, & *CRITIAS*
Sénateur d'Athènes.

SOCRATE. **V**ous avez un air de satisfaction qui me plaît. Pourrois-je, sans indiscretion, vous en demander la cause ?

CRITIAS. Seroit-il possible que le Génie, que l'on dit vous instruire de tout, vous manquât dans cette occasion ?

SOCRATE. Ecoutez. Je vous ai vû aller de grand matin au Sénat ; vous ne faites que d'en sortir ; sans doute que les Délibérations ont été de vôtre goût : Ne seroit-ce point le motif de vôtre contentement ?

CRITIAS. Vous devinez en partie. Il ne s'agit plus que de me dire la nature de ces Délibérations.

SOCRATE. Mon Génie s'arrête là. Ceux dont la prévention m'en fait honneur si bonnement, se contenteroient à moins.

CRITIAS. Je vous entens. Quoique les Délibérations dont il s'agit, exigent une sorte de secret, je vous estime trop pour vous les cacher.

SOCRATE. Soiez bien persuadé que je n'abuserai jamais de vótre amitié, & encore moins de vótre confiance.

CRITIAS. Vous savez jusqu'où le Peuple d'*Athènes* a porté ses caprices, ses rumeurs, & sa défiance: Le Sénat, qui en a le plus souffert, y donoit lieu par ses divisions, en deux & même en trois Partis, dont chacun, à sa manière, faisoit la Cour au Peuple. Une conduite aussi peu mesurée ne l'a rendu que plus intraitable. Depuis quelque tems, cette importante vérité a frapé les Esprits. Ce matin, un de nos premiers Sénateurs a fait un sublime Discours, pour démontrer la nécessité d'une Union intime dans le Sénat. Il a prouvé invinciblement, que le moindre effet de cette Union, seroit de tenir le Peuple en respect & propre à l'acoutumer insensiblement, à une soumission convenable. Ce qui procureroit une grande aisance dans le maniement des affaires & bien d'autres avantages, qui en seroient une suite naturelle. La Délibération a été unanime à se ranger à un Plan aussi bien imaginé.

SOCRATE. Voilà qui est merveilleux! C'est une vérité constante que la division afoiblit. Son contraire doit nécessairement produire un effet opposé. Quel beau champ pour un Orateur engagé d'en faire la démonstration!

CRITIAS. Votre approbation me charme. Vous savez que j'aime ma Patrie & mes Concitoyens : Mais en vérité je suis las, depuis que je suis Sénateur, d'être obligé de rendre raison de bien des choses, à des voisins, des Amis & des Parens que j'ai parmi eux ; Rien n'est plus fatigant, que de pareilles dissentions, le plus souvent mêlées d'aigreur ou de reproches. Ce qui met le comble aux désagrémens qu'elles entraînent, c'est que non seulement on a très rarement le bonheur de persuader, mais au contraire l'opinion qu'on a embrassée en prend une force nouvelle. Notre Projet d'Union me dispensera d'un soin aussi futile. Nous laisserons dire, mais nous ferons. Bien résolus de regarder avec la dernière indifférence, le choix que le Peuple fera de nos Collègues, pour les Emplois auxquels il a droit de nommer. Dès lors, point de brigues, ni de jalousies ; la confiance & la tranquillité prendront leurs places. Tout coulera de source. Par là nous . . . Mais quel sujet vous excite à sourire ?

SOCRATE. Une particularité arrivée à l'aimable Epouse de notre Ami *Cleobule*, qui vient de me passer dans l'Esprit, & qui me semble avoir quelque rapport avec votre Projet.

CRITIAS. Je ne fais point ce que c'est. Daignés s'il vous plaît m'en faire le récit.

SOCRATE. Cette Dame, si estimable, étoit depuis quelque tems à la Campagne. Son Epoux lui fit dire qu'un tel jour il se rendroit auprès d'elle. Ses affaires l'ayant retenu jusqu'à la nuit, il part seul & à pied. Après avoir fait une partie du trajet, l'obscurité devint si grande, qu'il s'égara. De foibles indices l'empêchèrent de s'éloigner trop de son objet. Mais enfin, las & fatigué, il alloit prendre le parti de chercher un lieu propre à se reposer, résolu d'y attendre le retour de la clarté; lors qu'il entendit foiblement l'abois d'un Chien. Il s'avance à la voix qui ne discontinuoit point. Enfin il reconut distinctement, que c'étoit son Chien de garde. Quoique l'obscurité fût toujours la même, les moindres Objets lui devinrent familiers. Il fût bientôt dans le bon chemin & chez lui. Son Epouse, qui ne l'atendoit plus, fût très agréablement surprise de le voir arriver. Elle lui conta qu'ayant veillé au delà de l'heure qu'exigeoit ce petit Voyage, en ne suposant même son départ que dès l'entrée de la nuit, elle avoit pris le parti de se coucher, dans l'espérance d'ensevelir ses inquiétudes dans les bras du Sommeil. Mais ajouta-t-elle, votre Chien de garde ma privée de cette douceur. Il n'a cessé de troubler mon repos, & d'augmenter mes tendres craintes. Sans la considération infinie que

J'ai pour vous, je l'aurois fait tuer. J'abandonnerai volontiers, *lui répondit-il*, cet Animal & bien d'autres choses plus précieuses, quand il s'agira de faire plaisir à ma chère Epouse. Mais écoutez. J'étois à chercher quelque coin pour me reposer & y passer la nuit, lors que j'ai entendu l'abois du Chien, & come si cet Animal avoit connu le Service important qu'il me rendoit, il n'a point discontinué qu'il ne m'ait vû & bien caressé. Il m'a mis sur la bone voie, tiré d'un fort mauvais gîte, & enfin conduit, en quelque façon entre vos bras; O! mon cher Epoux, s'écria-t-elle, que je vois bien la preuve sensible de ce qui nous arrive tous les jours! Nous nous plaignons, mal à propos, de petits désagrémens, qui souvent nous deviennent très utiles. Quel Service plus grand pouvoit me rendre ce pauvre Animal! Il contribue, tout à la fois, à la conservation de votre précieuse santé & me procure, beaucoup plutôt, votre chère présence! Vous jugez bien, Mon cher Critias qu'on ne pensa plus à tuer le Chien.

CRITIAS. Voulez vous conclure de là, qu'il vaut mieux souffrir tous les désagrémens d'un Gouvernement populaire, les regarder même come très utiles, plutôt que de chercher à y remédier?

SOCRATE. Vous me prêtés une pensée,

qui n'est peut être pas aussi absurde, qu'elle le paroît d'abord. Mais revenons à vôtre Projet. Il est merveilleux, admirable même. Un grand Corps parfaitement uni ! Une indifférence réelle pour les Emplois les plus brillans ! Des moïens pour amener insensiblement, un Peuple assez peu docile, à la Soumission ! Encore une fois, voilà qui est admirable ! Le succès répondra sans doute à des idées si belles & si bien conçues ! car l'effet est toujours relatif à la nature de la cause.

CRITIAS. Voilà précisément le jugement que j'en ai fait. Je vous avoue sincèrement, que j'envisage l'avenir avec une espèce de volupté.

SOCRATE. Dans vôtre point de vûe, vous êtes sûrement fondé. Je pense même, que si le cas arrivoit, que l'intérêt particulier du Sénat se trouvat réuni avec quelqu'aparence du Bien-Public, quoique les Loix & les Usages reçus parussent en ressentir quelque légère atteinte, on ne feroit aucune difficulté de passer outre, pour maintenir & cimenter d'autant mieux cette importante union.

CRITIAS. Je ne suis point de vôtre avis. Je respecte trop nos Loix & nos Usages. Je ne souffrirai jamais qu'on hazarde de les blesser, sous le point de vûe de l'avantage le plus réel. Je serois le premier à m'élever contre une pareille entreprise. Je me flate que l'on m'écouteroit.

SOCRATE. Je le veux croire. Mais s'il en étoit autrement ?

CRITIAS. Je reitérerois mes vives représentations. J'engagerois mes Amis à me féconder. L'Afai're tomberoit certainement.

SOCRATE. Cela se pouroit. Mais si le nombre de ceux qui penseroient autrement que vous & vos Amis, étoit de beaucoup supérieur, que feries vous ?

CRITIAS. Socrate !

SOCRATE. Quoi donc, vous voilà embarrassé ! Remettés vous s'il vous plait. Il n'est pas possible qu'un Projet ou tout coule de source, n'ait pas tout prévu. Ceux qui en font les Auteurs vous tireront de peine. Il ne faut pas à la première difficulté, se laisser...

CRITIAS. Arrêtés de grace, *mon cher Socrate* ! Malgré ma prévention, je suis frappé des traits lumineux que vos Objections me présentent. Je vous conjure, par l'amour de notre Patrie & de notre amitié, de quitter Pironie. Dites moi franchement ce que vous pensés & de la Délibération, & de ma façon d'agir avec mes anciens Amis ?

SOCRATE. De tout mon cœur. L'Home ressemble assez aux Elémens dont il est environé. Ceux ci sont dans un état perpétuel de Paix & de Guerre. Le repos & le plaisir sont pour celui là une espèce de Paix. Les obstacles, les désagrémens, le travail & les pas-

fions , font pour lui une espèce de Guerre , dans la Société Civile. Un mélange plus ou moins mesuré , de plaisirs & de peines , forme le Cercle qu'il doit parcourir tant qu'il existe. Mais come en général , tous les Hommes tendent à la paresse & aux plaisirs , de là naissent ces Plans & ces Projets , tous plus chimériques les uns que les autres , dans l'exécution desquels , ils se figurent , sans autre fondement que leur imagination déréglée , qu'ils trouveront le vrai bonheur. Ils s'aveuglent au point de prétendre conoitre mieux l'ordre des choses que la Providence même. Qu'ils examinent avec attention son Ouvrage ! Ils y verront ce qu'ils peuvent faire de mieux. Elle a doné aux Animaux un Instinct qui ne se dément jamais. A l'Homme elle lui a doné la faculté de combiner des Idées , dont le résultat , quand il est juste , s'appelle *Raison*. Mais elle ne lui a pas fait cet admirable présent , pour former des Plans diférens du sien ; bien moins encore pour en faire de plus sages. Ce précieux présent ne lui a été fait que pour s'éclairer & se perfectioner dans l'exercice de l'Ordre parfait , qu'on appelle *Vertu*. C'est de cet Etre qui ne peut être produit que par les facultés d'une Ame noble , dont nos Philosophes font tant d'éloges & de riches peintures. Il est vrai , qu'il n'est pas aussi aisé d'en suivre exactement la pratique , que d'en faire le tableau.

CRITIAS. Il me semble que je vois la droiture de votre Cœur se répandre sur tout ce que vous me dites. Quoique je n'ignore pas une partie de ces Vérités, vous avez l'art de leur prêter une force & une grace nouvelles. Je m'atens même avec une douce satisfaction, d'être bientôt convaincu de mon injuste prévention, & sur les Projets de Gouvernement & sur ma fausse délicatesse envers mes Concitoyens.

SOCRATE. Je ne crois point avancer un Paradoxe, quand je vous dirai bien sérieusement, qu'en général tous les Gouvernemens sont bons, pourvû que les Homes le soient. Dans un Etat libre, si l'on vous présente un Plan politique, grave & important, examinés le très scrupuleusement. Si vous y apercevez la moindre ombre d'impossibilité morale, conclusés hardiment qu'il n'est pas praticable. Il n'y a qu'un moment que vous avez senti la force de cette vérité: Je la tiens donc come prouvée. A l'égard de ce que vous appellez désagrémens populaires, regardez les plutôt come un moien qui vous est offert pour perfectioner vos lumières & pour exercer votre zèle, que come un inconvénient insupportable & fatigant. C'est le Chien qui remet sur la voie. En éclairant votre Raison, vous procurez cet avantage à vos Amis & Compatriotes. Si vous vous en aquités, dépouillé d'intérêt & de passion, bien loin d'en rece-

voir du déplaisir, vous en retirerez une utilité très réelle; & ce qu'il y a de plus essentiel, est que vous vous trouverez dans l'ordre des choses. Au surplus, tenez vous en aux Loix & aux Usages reçus, sagement expliqués. S'il est vrai que le Peuple, en certaines occasions, cherche à se les rendre trop favorables; l'Exemple n'est pas loin de lui. C'est une dépravation de l'homme que de prendre son droit à rigueur, & même au delà. Dans les Etats libres, les Citoyens sages & vertueux, tachent autant qu'ils peuvent, de tenir le juste milieu. S'ils ne maintiennent pas toujours un équilibre parfait, ils empêchent du moins, qu'il ne soit totalement dérangé. Heureuse la République, où chaque Individu se feroit un devoir de concourir à un but aussi salutaire!

CRITIAS. Je vous rends grâce mille & mille fois. Heureusement que le Projet n'est qu'au Berceau! Très sûrement il n'en sortira jamais. Je me ferai un devoir & un plaisir infini de communiquer librement avec mes chers Concitoyens. Je sens parfaitement, qu'en contribuant, suivant mes forces, à les éclairer & à profiter de leurs Avis, je travaillerai à mon propre bonheur. Toute ma vie, oui toute ma vie, je me ferai gloire de leur apprendre, que les changemens dont ils s'apercevront dans mes manières d'agir, sont le fruit des admirables Leçons du Sage Socrate.



LETTRE ET NOUVELLES

*De la Campagne à Mr. ***.*

EN retour, *mon très bon Ami*, de vos nouvelles générales & particulières, je vais vous faire part des amusemens qui nous ont occupés à la Campagne. Tout unis qu'ils semblent d'abord, il s'y rencontre quelquefois des singularités piquantes. Les Roses s'y rencontrent aussi bien que les Pavots. Vous avez droit de vous attendre à une Relation où vous trouverés des choses aussi plaisantes que bizarres.

Nôtre Train domestique fut augmenté de trois jeunes Beautés, qui entr'elles, auroient peine à parfaire le total de dix lustres & demi: Aimable & charmant défaut, dont je ne me suis que trop corrigé. J'étois le seul de Chapeau, conséquemment dans un état de considération respectable. La rareté donne un prix à ce qui à peine seroit regardé dans l'abondance. Ce n'est pas trop me priser. Cette jeune, vive & belle Recrue, par sa gaieté & son papillonage, me rendit un service d'autant plus gracieux, que j'étois à réfléchir sur la perte d'un jeune Home d'un très grand mérite. La disposition de mon Esprit à cet égard, se porta jusqu'à former le Projet d'une *Ode sur la nécessité de mourir*. Triste & sombre occupation,

dont par les Ris & les Graces, j'e fus heureusement distrait. Come je suis bien résolu d'abandonner un Ouvrage aussi lugubre, je vous en transcrirai trois Strophes, qui m'ont paru les moins défectueuses.

*Nos vœux , nos promesses , nos larmes ,
Jamais ne fléchiront la Mort.
La cruelle , des mêmes Armes ,
Terrasse le foible & le fort.
Quand son heure terrible frappe ,
L'Art du plus habile Esculape ,
N'est plus suivi d'heureux succès.
Dès lors , on voit , à mille craintes ,
Succéder les cris & les plaintes ,
A l'aspect de l'afreux Décès.*

*L'Enfant qui naît à la lumière ,
Deviens seul digne de nos pleurs.
Il n'ouvre une foible paupière ,
Que pour distinguer ses malheurs !
Sa vie à peine est contencée ,
Que sa Sentence est prononcée ;
Rien n'en retarde le Decret.
En vain paroît il être ferme ,
L'instant fatal du dernier terme ,
Le trouble & l'éfraïe en secret.*

*Mort qui fait frémir la nature ,
Peux tu subjuguier ma Raison ?
Mon Corps qui sera ta pâture ,
Est il autre qu'une Prison ?*

*Le coup qui cause sa ruine ,
Rend mon Aïe à son origine ;
Seul bien où je dois aspirer !
Pourquoi donc , Mortel téméraire ,
Lorsque la Mort t'enlève un Frère ,
Perds tu le tems à le pleurer ?*

En copiant ce Fragment , il m'a semblé que les pensées étoient plus serrées , & que l'expression avoit plus de force, que je ne l'ai crû dans la chaleur de la Composition. Ne seroit ce point que les Idées sont infiniment au dessus de tous les arrangemens que la langue , les mots, les phrases, la diction même peuvent leur donner ? Je m'en raporte à qui de droit.

Revenons à nôtre charmante Recrûe. La nouveauté plait toujours. Quand elle eût fait quelques tours de Jardin , considéré des Points de vûe , le Jeu , la Conversation , quelques Points de Broderie , du Tricotage , de petits Sauts , bien du Papillonage , tout cela a constitué ce qu'on appelle le passetems. Il est vrai qu'on se donoit de tems à autre, de petites taches d'Ouvrage , qu'on faisoit exécuter avec une rigueur lacédémonienne. Le pourriés vous croire ? On s'est avisé de porter une Loi , jusq' à un quart d'heure de silence ! Onc *Cénobite* ne s'en aquita plus ponctuellement. Je passois des jours qui me sembloient aprocher de la peinture que Mr. de *Fénelon* fait des Champs Elisées. La Vertu la plus

exacte ne gênoit point la liberté des Caractères. La diversité en couronoit l'agrément. Mais un Génie, sans doute ennemi des beaux Jours & des Plaisirs innocens, ne put souffrir que nous goutassions plus longtems la douceur des nôtres. On apporta le *Journal Helvétique* ; On le feuillete, on le dévore avec empressement. Mais, o malheur aussi inattendu qu'inoui ! Une Epître se rencontre sous les yeux. Elle est d'un Bel-Esprit avec qui on est en liaison. Qu'a t'il fait l'Etourdi ? L'éloge fin & délicat d'une Dame pour laquelle les nôtres n'avoient pas une prédilection des plus marquées. Facheuse Pièce, qui est d'autant plus fautive, qu'il n'y a rien à reprendre ! Que produit elle ? Un changement subit de décoration dans les airs & les contenance ; des œillades bien expressives, auxquelles de petits Nez fins & délicats sembloient se prêter. On court à l'Encre, au Papier, aux Plumes. On s'enferme seules. On compose, on griffonne. En un mot, on veut faire quelque chose capable de remplir une vengeance aussi bien fondée, que celle qu'on a dans l'esprit. J'attendois, avec un empressement mêlé de plaisir, à quoi tout cela pouroit aboutir. Bientôt, sur les ailes de l'impatience, on m'apporte trois Ecris, que l'on veut, que l'on exige absolument que je réduise en un, en corrigant, arrangeant, polissant, tout ce qui étoit

toit nécessaire, pour qu'il fut en état de se soutenir. En vain je voulus m'en défendre ; on joignit la prière au commandement. Pauvres Mortels est il en vôtre pouvoir de refuser quand les Graces prient ? Je travaille donc sur des idées d'une beauté piquante, par leur tour original & singulier. La rime, la mesure, une diction généralement reçue, m'ont forcé, malgré moi, de les émousser, non qu'il y eut rien d'offensant. Tout rouloit sur le plus comique badinage que l'Esprit le plus délié pût se représenter. Voici le produit de l'Ouvrage. Lisés.

EPITRE A Mr. * * * * *

*Nous venons de lire à souhait,
 Votre Epitre dans le Mercure.
 La Belle-aussi bien que le Laid,
 T font tous deux bone figure.
 La Donzelle avec son enflure,
 Le Babillard camusole,
 Les Vers, le stile & la tournure,
 Sans compliment le tout nous plait.
 O! quels charmes pour une Belle,
 D'animer les brillans ressorts,
 D'un Bel - Esprit enchanté d'elle,
 Qui lui consacre ses transports!
 Bientôt dans un savant délire,
 Il fera partir de sa Lire,
 De doux & de piquans accords,*

Qui sans causer point de martire ,
 Font pousser des éclats de rire ,
 Capables d'étourdir les Morts !

Par ses Chants tout devient sublime.

Ce n'est que charme , que beauté ;
 Et par la force de sa rime ,
 Une Mortelle est Déité !

Qu'il soit emboité dans sa Chambre ,
 Coëfé d'un vilain Bonnet gras ,
 Que sa Robe soit dans ce cas ,
 Et que dans le Mois de Novembre ,
 Un Purgon l'ait fait tirer bas ,
 Il ne sent que le musc & l'ambre ;

Tout ce qu'il touche est plein d'apas.

Même en Hiver, ses rêveries ,
 Malgré les frimats impolis ,
 Brillantes d'Oeillets & de Lis ,
 Toûjours dans ces Plaines fleuries ,
 Au milieu des Nymphes chéries ,
 Dansent les Graces & les Ris ;
 Et tout l'atirail ordinaire ,
 Quo la Rennise de Cithère ,
 Réserve pour les Beaux-Esprits.

Vive un Nourisson du Parnasse ,

Quand de nous il est amoureux !
 Quoique son Cœur soit à la glace ,
 Sa Tête n'a que plus de feux.

Il ne romt point trop les oreilles ,
 Il fatigue encore moins les yeux ,
 Ce n'est que par ses doctes Veilles ,
 Qu'il nous fait ofre de ses Vœux.

*En Public, quand il nous encense,
 Par là seul on le voit primer;
 C'est un Amant sans conséquence,
 Dont le feu s'épuise à rimer.
 Si son indolence est profonde,
 Il ne sait que mieux s'exprimer.
 Il nous fait briller dans le Monde,
 Heureuse qui peut l'animer!*

La Pièce fut aprouvée faute de mieux. Elle fut copiée avec la dernière attention. Les Intéressées écrivoient tour à tour chacune un Vers : La petite vengeance n'auroit pas été bien complète, sans cette égalité de partage. Quand il falut la ponctuer, on trouva fort impertinent, qu'on n'eut pas imaginé des points & des accents capables de donner aux mots & aux phrases une force invincible. En éfet, de quelle comodité cet avantage ne seroit il point dans les passions? La Feuille pliée & bien adressée, fut remise en main propre au Courier, que de beaux yeux accompagnèrent aussi loin qu'ils purent. Il la recevra, il la recevra! s'écria t'on. Come si ces mots avoient un pouvoir magique, les attitudes changent subitement. Un air de dignité & de satisfaction parut avec tous les charmes qui lui sont propres. A la suite des grands travaux, une petite dissipation fait merveille. Une aimable Voisine propose une Cavalcade, qui est acceptée avec feu. Tout

s'arange avec une vivacité inconcevable. Le Quadrille part : Il ne me fut pas possible de l'accompagner. Le retour n'eût lieu qu'après nuit close. Je me faisois une fete du récit animé de leur Partie. Mais quelle ne fut point ma surprise , de n'apercevoir que des façons réservées & mistérieuses , mêlées d'un badinage qui me paroissoit déplacé. Je compris qu'il étoit arrivé quelque chose qu'on ne vouloit pas dire. Ce fut en vain que je cherchai à en être instruit par les Actrices , il n'y eut pas moyen. A force d'enquêtes, un Domestique femelle me mit au fait de tout. Cette Histoire ne me paroissant pas susceptible d'ornemens en prose, je travaillai dans la nuit à l'habiller à ma façon. Dès le matin, je mis sur le papier ce que vous allez lire.

LA CHUTE GLORIEUSE.

Conte véritable.

*Quatre Bergères atraiantes ,
Faisoient le caracol sur des Coursiers fringans ;
L'œil se plaisoit à voir leurs graces différentes :
Prêt à joindre Thétis & ses Nymphes galantes,
Phœbus, pour les logner s'arêta quelque tems.*

*Uue des quatre la plus belle ,
Brunette vive , les yeux doux ,
Au faux pas du Coursier quitant d'abord la Selle,
De ses legers Habits a montré le dessous.
A l'aspect éclatant du Miroir de la Brune ,*

*Découvert par ce coup subit ,
 De jalousie on vit rougir la Lune ,
 La plus belle Etoile en palit.
 Et Phœbus , pour jouir de la bone fortune ,
 Faisoit tous ses efforts pour sortir de son Lit.
 Il n'est poin d'Astre qui n'admire ,
 Le raïonnant éclat de ce charmant Miroir :*
*Je crois que vous même , Beau-Sire ,
 Seriez bien charmé de le voir.
 Les Belles bientôt se remirent.
 Derrière un Bois elles s'enfuirent
 Je ne sais pas ce qu'elles dirent ,
 Et moins encor ce qu'elles firent.
 Mais j'ai conté le fait au plus juste : Bon Soir.*

Je fis une Copie de la Pièce , & fus trouver nos Bergères à leur Toilette. Je laissai tomber mon papier & je les quitai. La curiosité, sur laquelle je comptois, ne me trompa point. Avec grand bruit, on vint me relancer d'importance. Ferme négative que les Astres eussent rien pû voir, & encore moins se mirer. Reproches vifs que mon âge n'étoit point fait pour de pareils badinages. Menaces, que si je ne suprimois entièrement cette Pièce, je me perdrois de réputation. Le pauvre Home! Il ne tardera pas à retomber dans l'Enfance! Voilà déjà un Ouvrage d'Ecolier! Ne vous en prenez pas à lui, dit une des trois, mais à sa Muse qui radote. Il faloit, pour nôtre malheur, qu'une Nimphe fut af-

fujettie au cours de la Nature , pour produire de si pitoïables traits de sa décrépitude ! Je ne répondis à toutes ces douceurs , très gracieusement débitées , que par un Couplet de Chanfon un peu parodié , que voici :

*Oui je suis vieux , & j'ai long-tems ,
Près du Beau Sexe fait tapage ,
Mais je ne suis pas hors des rangs ,
De tenir encor ce langage.
Vôtre présence m'a suffi ,
Pour me remettre au badinage :
Au plus jeune j'en fais déji ;
La joïe est de tout âge.*

La Paix se fit. On m'écouta. Je me justifiai , en les assurant que les accidens imprévus ne peuvent faire aucun tort aux personnes. Je leur dis encore , que pareils cas étoient arrivés à des Têtes couronnées femelles , mais que ces respectables Têtes n'avoient pas eu le crédit de procurer à leurs oposés des regards fort empessés de la part des Astres qui en étoient les tèmoin ; qu'au moins à cet égard , aucune Chronique ne nous en avoit instruit.

Nous en étions là , quand nous reçumes la Réponse à nôtre Epitre. C'étoit une Lettre enjouée , galante & polie , mêlée de quelques Vers un peu précipités ; aussi l'Auteur s'excusoit , sur ce qu'il n'avoit pas encore bâ à la Fontaines des Muses. Une seconde lecture

auroit éfacé jusqu'à la moindre trace de cette petite Guerre, lorsqu'une de nos Dames fit une exclamation qui nous surprit. *Quoi s'écria t'elle, ne vous souvient il pas, que quand nous écrivimes l'Épître, nous fîmes choix de la Feuille de papier la plus blanche, la plus fine & la plus exacte en forme? Cependant voilà un Crasseux de Bel Esprit, qui nous répond sur du Papier du dernier commun, plus jaitne que du vieux Oint & dont les bords peuvent aller de pair avec l'orle de la Chemise d'un Gueux parfait: Toutes ses raisons ne valent absolument rien, mises en œuvre de cette manière. Il y va de nôtre honneur. Dépêchons. Cet avis ne souffrit aucune contradiction. On travailla avec vigueur. Voici ce que l'on fit.*

ÉPITRE RESPONSIVE A MR. *****

*Votre Muse est un peu mesquine,
De rimer en Papier commun;
Et même, au dire de quelcui,
Malgré votre Prose badine,
Vos Vers ont été faits à jeun.
Votre recours à l'Hypocrène,
N'est bon qu'à remplir la bedaine,
Et sa refroidir le Cerveau;
Dites nous donc, si La Fontaine,
Corneille, Racine, Boileau,
Voltaire, Gresset & Rousseau,
Pour mieux courtoiser Melpomène,
Se remplissoient l'Estomac d'eau?*

*Toute Fiction prend un voile,
Et lors qu'on s'y trouve arrêté,
Apprenez à lever la toile,
Pour voir l'aimable Vérité.*

*Sachez donc, Ecolier timide;
Que la belle Onde Agamipide,
Se tient dans de riches Carveaux:
Dont Apollon remplit le vuide,
Par le retour des Vins nouveaux.*

*Ainsi, pour grimper au Parnasse,
Et gagner vite le sommet,
Nous nous disposons, avec grace,
A nous échauffer le toupet,
En buvant, même à pleine Tasse,
De très bon Rapé de ******

On transcrivit & l'on expédia cette Pièce, avec les mêmes Cérémonies que la précédente. Nos amusemens tiroient à leur fin. Nos charmantes Hoteses se disposèrent au départ. Une tristesse, mêlée d'un peu de joie, couronna les Adieux. Malgré la Compagnie qui me restoit, je me trouvois dans la solitude. Dans le dessein de me dédomager de ce vuide, je me suis occupé à vous faire part de ce qui s'est passé de plus important. L'espérance d'une pareille Visite me soutient.

Dans ce moment, j'entens du bruit dans ma Cour. On m'apprend que c'est nôtre très cher Ami *** qui arrive. Je rens grace au Destin de m'amener un Consolateur. Après

les carettes réciproques , il m'a demandé à quoi je m'occupois ? Au badinage mon cher. Il a souhaité de voir de quoi il s'agissoit. J'en ai été charmé. La lecture étant finie , il a fait un éclat de rire qui m'a étonné. En vérité m'a t'il dit , voilà qui me surprend. Mais je me trompe , ou vôtre dessein est d'imiter quelqu'un. Je ne reconois point là vôtre stile , à moins que vous n'ayés adopté le gout de nos charmans Ecrivains modernes. Leurs Ouvrages me réjouissent & ne m'occupent point. Tout est amené avec une légèreté incomparable : L'on est au bout d'une Pièce , sans s'en apercevoir. Les matières les plus abstraites ne présentent de tout côté que du brillant. Il me semble voir une grande Cage mignonement ornée , remplie de jeunes Serins , qui sautent avec grâce & vivacité à une feuille de Salade , au Grain , à d'autres Bombons , qui comencent un Air , uu Gazouillement , & qui ne finissent rien. On est amusé , délassé , & puis c'est tout. Que peut on souhaiter de plus gracieux ? Que m'importe qu'on approfondisse un sujet , que la Vérité , la Raison & le Bon-Sens s'épuisent pour me fatiguer ! Je serai plus savant , mieux au fait des choses , il est vrai ; mais ce sera aux dépens de ma belle humeur & de mon plaisir. Vous ne sauriez mieux faire que d'écrire sur ce ton là. Tout vous deviendra facile. Sur une ba-

gatelle, vous pouvez faire une Dissertation aussi longue qu'il vous plaira: Vous n'irez au fait qu'à votre comodité. On vous pardonnera tout, en faveur du Stile leger & brillant, & des ornemens dont il doit être accompagné. Voilà qui est admirable, ai-je répondu! Vous me charmez, en m'encourageant. Il restoit du blanc à ma Lettre, je vais le remplir de vos lumineuses Remarques, en faisant vos salutations à notre Ami. C'est ce que j'exécute. Croiés moi, mon cher, véritablement tout à vous.



E N I G M E.

JE suis faite pour divertir,
 Et le plus souvent j'embarasse;
 Je suis toujours cachée, & j'ai si peu d'audace,
 Qu'à tous momens je crains de me trop découvrir.
 Veux-tu savoir pourquoi je n'ose point paroître?
 J'ai de justes raisons; tu vas en convenir:
 Dès qu'une fois tu viens à me conoitre,
 Tu me quittes alors, & n'as plus de plaisir.

Il faut expliquer par PAPILLOTES l'Enigme du Mois passé.



T A B L E.

D iscours sur l'amour du Plaisir.	379
Entretien d'un Silphe & d'un Habitant des Bords du Lac Léman.	403
Lettre sur l'Inoculation de la Petite Verole	424
L'Etablissement de l'Ecole Roïale Militaire, Poëme Héroïque.	434
Lettre sur l'Installation du nouveau Pro- fesseur en Théologie à Lausanne.	447
Discours prononcé à sa Réception.	449
Catalogue des principaux Ouvrages de feu Mr. le Professeur Ratchat.	459
Dialogue entre Socrate & Critias.	460
Lettre & Nouvelles de la Campagne.	470
Enigme.	484

ERRATA d'Avril.

- Page 351. Ligne pénultième reçu de leur
Autorité, lisés, fait de leur Autorité.
- P. 336. Lig. 4. leur dispute, lisés, lui dispute.
- P. 340. Lig. pénultième préside, lisés, réside.
- P. 341. Lig. 16. imprimer, lisés, inspirer.
- P. 342. L. dernière dépendent, lisés, dépend.

L E
NOUVELLISTE
S U I S S E,

HISTORIQUE, POLITIQUE,
LITERAIRE ET AMUSANT.

D E D I É A U R O I.

J U I N 1 7 5 1.



N E U C H A T E L

DE L'IMPRIMERIE DES ÉDITEURS.

M D C C. LI.

Avec Approbation.